

M^R. BOTTE,

O U L E

NOUVEAU BOURRU

BIENFAISANT,

COMÉDIE,

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE;

Imitée du Roman de M. PIGAULT-LEBBUN;

PAR MM. THÉOPHILE ET VALENTIN.

*Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre Molière, le 28 Ventôse, et à
Versailles, sur le Théâtre Montansier, le
13 Germinal an XI.*

Prix, 12 sous.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N^o. 25,
vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

Et chez FONTAINAS, Libraire, passage Saint-Roch.

AN XI, (1803.)

COUPLET DE M. BOITE

AIR : Du Vaudeville de la Petite Revue

Si vous daignez, à nos essais,
 Sourire, malgré leur faiblesse ;
 Nous devenons tout votre succès
 Au moment où vous nous en faites.
 Veuillez, Messieurs, être indulgens ;
 Quand la critique nous balotte ;
 Certes, vous n'êtes pas des gens
 A siffler à propos de Boite.

~~Je regardais comme un grand honneur de recevoir de vous un exemplaire de ce prospectus. Je ne garantis pas l'exactitude de ma signature.~~

Theophile

MUSEE-LIBRAIRIE

MONSIEUR BOTTE,

OU LE NOUVEAU

BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon richement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BOTTE, HOREAU.

M. BOTTE, *arrivant avec humeur et posant sa canne.*

J'EN le veux pas.

HOREAU, *le suivant très-lentement.*

Et la raison ?

M. BOTTE

Je n'en veux pas donner.

HOREAU.

C'est un peu fort :

M. BOTTE.

Je suis comme cela.

HOREAU.

Mais, pensez donc !...

M. BOTTE.

J'ai pensé à tout.

HOREAU.

Même aux dangers...

M. BOTTE.

Ils ne me regardent pas.

HOREAU.

Auxquels vous exposez

A

M. B O T T E .

Un fou !

H O R E A U .

De la plus jolie tournure :

M. B O T T E .

Bel avantage, vraiment !

H O R E A U .

Plein d'esprit.

M. B O T T E .

Il en abuse.

H O R E A U .

D'un cœur excellent.

M. B O T T E .

Qu'il me le prouve.

H O R E A U .

Et comment le voulez-vous, quand vous blâmez tout ce qu'il fait.

M. B O T T E .

C'est qu'il fait tout de travers.

H O R E A U .

Vous êtes trop rigoriste.

M. B O T T E .

Et vous trop indulgent.

H O R E A U .

Ah ça, mon cher Botte, raisonnons de sang-froid.

M. B O T T E .

Monsieur Horeau, vous allez m'excéder.

H O R E A U .

J'espère, au moins, que vous n'avez pas à vous plaindre de moi.

M. B O T T E .

Non, pas trop.

H O R E A U .

Que vous me regardiez comme votre meilleur ami.

M. B O T T E .

On en peut trouver de plus parfaits.

H O R E A U .

Je suis au moins ce que vous avez rencontré de mieux.

M. B O T T E .

J'en conviens.

H O R E A U .

Et vous m'aimez ?

M. B O T T E .

Beaucoup.

H O R E A U .

Hé bien, monsieur, on a quelque condescendance pour ceux qu'on aime. Écoutez-moi.

M. BOTTE.

Soit, monsieur, j'écoute.

HOREAU.

A la bonne heure. Votre neveu a mangé mille écus.

M. BOTTE.

Il s'est endetté, de mille écus.

HOREAU.

C'est la même chose.

M. BOTTE.

Pas du tout.

HOREAU.

Ah! je vous entends, vous n'êtes point obligé de payer et..

M. BOTTE.

Comment, morbleu, je ne suis point obligé de payer! je déshonorerais mon neveu, je l'exposerais aux reproches des honnêtes gens dont il a surpris la confiance: je paierai, monsieur, je paierai; mais je ne le verrai plus.

HOREAU.

Vous ne le verrez plus! le fils de cette sœur chérie...

M. BOTTE.

Je ne le verrai plus.

HOREAU.

Pour qui vous avez renoncé aux douceurs du mariage.

M. BOTTE.

Qui vous a dit cela?

HOREAU.

Je le présume.

M. BOTTE.

Et vous avez tort. Ce n'est pas en faveur de mon neveu que j'ai renoncé au mariage; je ne me suis point marié, parce que je n'ai pas trouvé de femme dont j'osasse être le mari...

HOREAU, riant.

Ah! ah! ah!

M. BOTTE.

Riez tant qu'il vous plaira.

HOREAU.

Exagération, mon cher ami, exagération marquée.

M. BOTTE.

Je connais vingt femmes qui sont charmantes: mais qu'ai-je vû à l'examen? de la futilité dans l'une, de la coquetterie dans l'autre; de la prodigalité dans celle-ci, de l'indifférence dans celle-là; un amour propre démesuré dans toutes; et par ci, par-là, la manie du bel esprit! Mariez vous donc à une fille qui fait des vers, qui ne sort de son cabinet, que pour aller se faire applaudir dans des Lycées, et qui en prenant un mari, ne serait fidelle qu'à sa muse! j'aimerais autant épouser mon écritore.

H O R E A U.

Hé, mon ami, si vous aviez poussé plus loin vos recherches, la vingt-unième peut-être n'aurait eu aucun de ces défauts.

M. B O T T E.

C'est bon, c'est bon. Mais je reviens à Charles, pour vous dire encore une fois que je le chasse de chez moi,

H O R E A U.

Je vois enfin ce que c'est : ce jeune homme vous est à charge.

M. B O T T E.

A charge, à moi ! mon neveu ! mon Charles, on pourrait le penser !

H O R E A U.

Tout le fera croire... Mais je le vois, il s'avance, voyez son air triste et repentant.

M. B O T T E.

Eh oui ! je le vois ; mais parlez bas.

S C È N E I I.

L E S I N T É R I É U R S , C H A R L E S.

H O R E A U, *allant au-devant de Charles, et passant à la droite de Botte.*

APPROCHEZ, Charles, approchez ; vous avez des torts envers votre oncle, et vous méritez des reproches, dont il veut bien vous faire grâce, il vous pardonne...

M. B O T T E.

Je n'ai pas dit cela.

C H A R L E S.

Ah ! mon cher oncle.

M. B O T T E.

Mon cher oncle, mon cher oncle : apprenez, monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent, dont vous avez un légitime besoin ; qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur, de me donner un ridicule aux yeux des étrangers, à qui vous vous êtes adressé de préférence ; et de me faire courir de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de sacs pour payer vos extravagances.

H O R E A U.

Mais, mon ami, vous pouvez m'auder ici les créanciers...

M. B O T T E.

Non monsieur, je ne les manderai point ici ; je ne dérangerai pas ces gens ; pour les faire courir après ce que leur doit ce joli monsieur-là.

H O R E A U.

Ma foi, mon ami, des gens qui prêtent à un jeune homme.

M. B O T T E.

Je n'ai que ce reproche à leur faire, et je ne suis pas trop sur qu'il soit fondé. D'abord, ils ont prêté au taux de la loi.

H O R E A U.

C'est rare aujourd'hui.

M. B O T T E.

Ensuite, ils n'ont prêté que des sommes modiques, cent écus au plus; et à qui croira-t-on pouvoir prêter une bagatelle avec sûreté, si ce n'est à ce drôle-là? je ne dis pas cela pour vous excuser au moins; monsieur, vous êtes inexcusable; emprunter mille écus à dix personnes différentes, emprunter quand on a tout en abondance, quand on sait qu'on n'a qu'un mot à me dire...

C H A R L E S.

Mais, mon cher oncle, je n'osais me flatter..

M. B O T T E.

Comment monsieur, vous n'osiez vous flatter! en voici bien d'une autre! he qui visite tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est moi! qui la renouvelle, sans que vous vous en mêliez? qui vous envoie le bijou à la mode qui s'informe à votre laquais, si vous avez encore de l'argent et vous glisse un rouleau dans la poche? qui remplace dans mes écuries, les chevaux que vous crevez à la chasse? qui va bruler vos romans, et leur substitue de bons livres? qui donc enfin, vous apprend à penser, et vous prouve sans pédantisme que la portion de bonheur à la quelle on peut prétendre sur ce misérable globe, ne peut être que le fruit d'une bonne conduite. Ah! vous n'osiez vous flatter! Jolie manière de me répondre.

H O R E A U.

Mais mon ami, vous l'intimidez.

M. B O T T E.

Je l'intimide, je l'intimide. Il he lui manque plus que de me craindre, pour être tout à fait joli garçon. Venez ici, monsieur, plus près! plus près encore. Je vous ai donné deux cens louis cette année; et trois mille francs que je vais payer pour vous, font bien un total de sept mille huit cents francs. Que diable, avez vous fait de tout cet argent-là?

C H A R L E S.

Ce que j'en ai fait, mon cher oncle?

M. B O T T E.

Oui, monsieur, oui; je vous demande ce que vous en avez fait. Voyons; auriez-vous la vilé passion du jeu?

C H A R L E S .

Non, mon cher oncle.

M. B O T T E .

Que diable avez vous donc fait de tout cet argent-là?

C H A R L E S .

Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion.

M. B O T T E .

Eh bien, monsieur, vous n'avez pas dépensé sept mille huit cents livres à la chasse, puisque, j'en fais tous les frais.

C H A R L E S .

Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour où le Renard nous conduisit à six lieues de votre terre.

M. B O T T E .

Ou vous ne revintes que le lendemain soir : je m'en souviens monsieur. J'ai eu assez d'inquiétude, pour que ce jour ne soit point effacé de ma mémoire.

H O R R E A U .

Mais, monsieur Botte, laissez-le donc parler.

M. B O T T E .

Je crois que vous avez raison. Asseyons nous tous trois, par une histoire qui commence à un an de date, et qui finit hier ne doit pas être courte. Au fait, monsieur, et point de détails superflus.

C H A R L E S .

Je serai bref.

M. B O T T E .

Tant mieux. Commencez.

S C E N E I I I .

L E S P R É C É D E N S , G U I L L A U M E .

G U I L L A U M E .

MONSIEUR, Pierre votre gros fermier, est là-bas avec un homme, qui porte sur son épaule un grand sac d'argent. Il demande si vous voulez l'en débarasser sur le champ.

M. B O T T E .

Toujours des contrariétés! Cediabie d'homme ne peut-il pas mieux prendre son tems, pour m'apporter de l'argent!

H O R R E A U .

Mais, mon ami, qu'il attende.

M. B O T T E .

Non, monsieur; non; j'y vais. Vous savez que je ne fais

jamais attendre ni ceux qui m'apportent de l'argent, ni ceux qui viennent m'en demander.

H O R R E A U.

Sur ce dernier point tout le monde ne vous ressemble pas.

M. B O T T E.

Tant pis pour tout le monde. Venez avec moi. Charles, ne sortez pas, je feignais savoir le reste de votre histoire.

S C È N E I V.

C H A R L È S, G U I L L A U M E.

C H A R L È S.

TU ne pouvais venir plus à propos, pour me tirer d'embarras. Ah, mon pauvre Guillaume! Je vais être obligé de tout dire à mon oncle. Il s'est aperçu de l'emprunt que j'ai fait, il m'a questionné, j'ai promis de lui tout avouer.

G U I L L A U M E.

Vous avez promis, monsieur?

C H A R L È S.

Oui, Guillaume.

G U I L L A U M E.

Eh bien, monsieur, il faut tenir parole. Mais si vous m'en croyez, il y a un certain point, du récit, que vous devez lui cacher.

C H A R L È S.

Cacher quelque chose à mon oncle, qui m'aime tant! qui est si bon!

G U I L L A U M E.

Comme vous voudrez, monsieur. Mais les vieilles gens, ne sont plus très-sensibles à l'amour, et c'est cet article là, que par prudence, je vous conseille de ne pas lui communiquer.

C H A R L È S.

Je n'ai jamais menti.

G U I L L A U M E.

Cacher quelque chose, n'est pas mentir.

C H A R L È S.

Mais c'est tromper le meilleur, le plus généreux...

G U I L L A U M E.

Jugeons toujours des choses par leurs résultats. Ce petit mensonge-là, si ç'en est un, fera beaucoup de plaisir à monsieur Botte.

C H A R L È S.

En effet, il n'y a pas grand mal.

G U I L L A U M E .
Il vous glissera un rouleau de louis, en vous disant une dureté, et se sera toujours autant pour achever ce que vous avez si bien commencé.

C H A R L E S .

Mais, Guillaume, comme tu raisones. Qui donc t'en a tant appris ?

G U I L L A U M E .

Mais, monsieur, je n'ai pas toujours été piqueur.

C H A R L E S .

Tu ne m'avais pas encor dit cela.

G U I L L A U M E .

J'ai même été propriétaire. J'avais à vingt ans une jolie terre, et mon petit train de chasse, tout comme un autre. Voilà pourquoi je suis assez bon piqueur.

C H A R L E S .

Diab! et qu'est devenue la terre !

G U I L L A U M E .

La bouillotte m'en a enlevé la moitié, et une figurante m'a débarrassé du reste : mais avec une ingénuité, une candeur, qui ne m'ont pas permis de lui en vouloir.

C H A R L E S .

Manger son bien à la bouillotte, le jeu le plus bête !

G U I L L A U M E .

C'est pour cela qu'il est à la mode.

C H A R L E S .

Et avec une figurante !

G U I L L A U M E .

Elles sont aussi très-en vogue.

C H A R L E S .

Et tu ne t'es pas brulé la cervelle ?

G U I L L A U M E .

Ei donc, monsieur, je n'ai que trente ans, et la bouillotte peut me rendre ce qu'elle m'a emprunté : J'ai de la figure, et la veuve de quelque nouvel enrichi, peut me juger très-digne de remplacer son époux.

C H A R L E S .

Et faire ainsi rentrer dans la circulation, ce que le défunt en a ôté. Mais tu me fais perdre de vue l'objet qui m'intéresse le plus, et mon oncle...

G U I L L A U M E .

Ah monsieur, le voilà lui-même. Songez à être prudent et discret.

(Il sort.)

S. C I E N E H
 H O R E A U , M. B O T T E , C H A R L E S
 M. B O T T E ,

Nous voilà, monsieur, tout prêts à vous entendre, mettez vous près de moi et commencez.

C H A R L E S .

Le Renard nous avait conduits à trois lieues d'ici; la nuit nous surprit auprès du château d'Arancey. Vous le connaissez, mon oncle.

M. B O T T E .

Beaucoup. J'ai même connu le propriétaire, homme fier, van, et chargé de dettes.

C H A R L E S .

Nos chevaux étaient rendus, nous étions fatigués, il faisait froid et je crus que nous n'avions rien de mieux à faire que de chercher un asyle dans ce château.

M. B O T T E .

Après.

C H A R L E S .

Nous passons, ou plutôt nous sautons un pont levis verrouillé, nous traversons des cours encombrées, nous avançons sous des portiques en ruines, nous parcourons des appartements transformés en étables, on vingt tableaux de famille étaient remplacés par des rateliers... enfin...

M. B O T T E .

Enfin, qu'à de commun cette description avec les sept mille huit cents livres, que vous avez dissipées.

H O R E A U .

Patience, mon ami.

C H A R L E S .

J'y viens, mon oncle.

M. B O T T E .

C'est fort heureux.

C H A R L E S .

Je m'informe si personne n'est resté pour veiller aux intérêts du maître, et j'apprends qu'un fermier aisé a un domicile agréable et commode à cinquante toises du château. Je remonte sur mon cheval qui pouvait à peine se soutenir, je le presse de l'épéron...

M. B O T T E .

Pauvre animal que tout ceci ne regardait pas! Il en est mort, monsieur, et voilà l'équité de la plus-part des hommes. Que diable aviez-vous besoin de vous mêler des

B

affaires de ce monsieur d'Arancey, qui croyait me faire beaucoup d'honneur, quand il me donnait à diner, à moi dont les vaisseaux parcouraient les mers des deux mondes; à moi, qui faisais vivre dix fois plus de gens qu'il n'a ruiné de créanciers. Enfin, vous crevez mon meilleur cheval; mais vous arrivez à la ferme.

C H A R L E S.

Je me proposais d'adresser au fermier des reproches que je croyais mérités; sa figure m'intéresse, les soins touchants de l'hospitalité me désarment. Cependant je hasardai quelques mots sur le délabrement du château.

M. B O T T E.

Au fait, monsieur mon neveu, au fait.

C H A R L E S.

J'apprends que monsieur d'Arancey, chargé de dettes énormes, fut réduit à quitter la France. Ses créanciers voulaient faire vendre son château, son fermier, le brave Edmond s'en rendit acquéreur pour le sauver, et ne s'en considéra que comme dépositaire.

M. B O T T E.

C'est un brave homme, ce fermier là.

C H A R L E S.

Il paya la plus grande partie du prix, et au moment où je le vis on l'inquiétait pour ce qui restait du. Le lendemain je lui portai ce que j'avais d'argent.

M. B O T T E.

Tu as fait cela?

C H A R L E S.

Oui mon oncle.

M. B O T T E.

Bien mon ami, faire un tel usage de sa fortune c'est la mériter.

C H A R L E S.

Je vis les receveurs, je leur demandai du tems, je fis valoir la belle action du fermier, je priai, je conjurai, ils me promirent d'attendre et je leur portai exactement ce que je recevais de votre bienfaisance; cependant ils me déclarèrent il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus d'eux d'accorder des délais; vous m'avez donné cinquante louis huit jours auparavant, et je n'avais nul prétexte pour vous demander de l'argent.

M. B O T T E.

Jamais de prétexte, monsieur, toujours la vérité, surtout quand elle honore celui qui la dit.

C H A R L E S.

J'avoue, mon oncle, que je mettais quelque gloire à terminer moi seul une bonne action; je portai à la régie les

mille écus que j'avais emprunté et j'obtins que pendant six jours encore on cesserait toute poursuite.

M. B O T T E .

C'est à dire que la totalité n'est pas encore payée.

C H A R L E S .

Le digne Edmond doit encore quatre mille francs.

M. B O T T E .

Vas trouver mon caissier, demandes les lui de ma part ; et donne les en ton nom.

C H A R L E S .

Ah ! mon oncle...

M. B O T T E .

Oui, oui, en ton nom. Je veux que tu aies seul la gloire de terminer ta bonne action. Point de remerciemens : vas. Ah ça, je t'ai grondé ; ta main, et point de rancune... tu m'embrasses cela vaud mieux.

S C E N E V I .

H O R E A U , M. B O T T E .

H O R E A U .

E H bien mon ami, avais-je raison de blâmer votre emportement ?

M. B O T T E .

Oui, oui, pardon ! Ah ! mon cher Horeau ! ce garçon là fera un grand sujet.

H O R E A U .

Et vous ne vouliez pas l'entendre et vous alliez le brusquer à votre ordinaire.

M. B O T T E .

Je crierai quand j'en aurai de bonnes raisons ; je me repentirai quand j'aurai tort. Ah ça ! je veux voir ce fermier c'est un honnête homme, et ils ne sont pas communs. Je ne serai pas fâché de connaître celui-ci. Il est de bonne heure, nous irons lui demander à dîner. Hola ! quelqu'un ! hola ! qu'on mette quatre chevaux à ma calèche. Tu viens avec nous Horeau.

H O R E A U .

Sans doute, ce petit voyage me fera plaisir.

(On entend grand bruit en dehors.)

G U I L L A U M E , criant.

Arrêtez, arrêtez les donc !

C H A R L E S , criant.

Mal-adroît que tu es.

J A C Q U E ' S , titre criant plus fort.

Eh vous n'entendez pas la raison.

M. B O T T E .
Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que c'est ! d'où vient tout ce bruit là.

H O R E A U ,
Voulez-vous que j'aille y voir.

M. B O T T E .
On y va monsieur, et on ne le demande pas. Guillaume ici, sur le champ.

S C E N E V I I .

LES PRÉCÉD. CHARLES, JACQUES, GUILLAUME.

M. B O T T E .
P E U T - O N savoir d'où vient tout le bruit que nous entendons.

C H A R L E S .
Mon oncle...

G U I L L A U M E .
Monsieur !

M. B O T T E .
Parlez donc !

J A C Q U E S .
Je vais vous expliquer la chose... D'abord et d'abord...

M. B O T T E .
Tais-toi maudit ! Ivrogne. Parlez mon neveu.

C H A R L E S .
Mon oncle...

M. B O T T E .
Mon oncle ! Guillaume, si tu ne parles, je te chasse à l'instant.

G U I L L A U M E .
Je parle monsieur, je parle. Monsieur Charles vient me trouver tout à l'heure et m'ordonne avec assez de vivacité de seller deux chevaux et de partir à l'instant pour la ferme d'Arancey. Je répète cet ordre au palefreniers avec un peu plus de vivacité. Il était apparemment de mauvaise humeur ; car avec une vivacité plus grande que celle de monsieur et la mienne, il sangle de grands coups de fouet aux chevaux qui sautent avec plus de vivacité encore, rompent leurs longes et galopent à travers la cour. Au milieu de ce désordre, l'un des deux chevaux disparaît, il était tombé dans la cave, où se trouve en drôle là une cruche à la main et la remplissant de votre meilleur vin de Bourgogne.

M. B O T T E . à Jacques.
Comment marouille !

JACQUES ET M.

Moi, monsieur, voler ! si donc ! pour qui me prenez-vous ?

M. BOTTE.

Tu ne le volais pas, fripon.

JACQUES.

Non monsieur, en conscience, Je le buvais, voilà tout.

M. BOTTE.

Et cette cruche pleine, la buvais tu aussi ?

JACQUES.

Ah, ça la cruche, c'est différent !. Mais c'est que votre vin est bien bon !

M. BOTTE.

N'as-tu pas d'assez bons gages ?

JACQUES.

Oui monsieur !

M. BOTTE.

Ne vends-tu pas, à ton profit, l'excédent de mes légumes et de mes fruits ?

JACQUES.

Oui, monsieur.

M. BOTTE.

Et pourquoi donc me voles-tu coquin ! sors de chez moi à l'instant.

JACQUES, à genoux.

Mon bon maître, je vous demande bien pardon.

M. BOTTE.

Oui pardon ; mais à la négligence, à la faiblesse : pardonner le vol, c'est l'encourager, sors de chez moi, te dis-je.

JACQUES, pleurant.

Mon bon maître. Je ne puis vous quitter, je vous aime trop.

M. BOTTE.

Dis donc que tu aimes trop mon vin.

M. HOREAU.

Il a l'air repentant, cela ne lui arrivera plus.

JACQUES.

Je le promets, foi de Jacques !

M. BOTTE, à Charles.

Et vous, monsieur, avec votre vivacité, vous parlez faute de qui j'ai découvert que cet ivrogne me volait, vous ne me demandez seulement pas sa grace.

CHARLES.

Je n'osais pas mon oncle.

M. BOTTE.

On doit toujours oser, quand il s'agit de bien faire.

GUILLAUME.

Si m'était permis de réclamer pour ce malheureux...

M. B O T T E.

Relèves toi coquin et s'il t'arrive encore de me faire un pareil tour, je te chasserai sur l'heure. (*En le relevant brusquement, Botte pousse Jacques, qui tombe.*)

J A C Q U E S.

Aye, aye, aye ! Ah ! j'ai le pied démis ! je suis estropié.

M. B O T T E.

Ah ! mon dieu, que je suis malheureux (*Il le relève.*) viens appuie toi sur moi,

J A C Q U E S.

Avec votre pardon, vous m'avez cassé la jambe ! ah ! ah !

M. B O T T E, lui donnant de l'argent.

Ne crie donc pas si fort ; tiens, coquin, prends cet argent et tais-toi.

J A C Q U E S.

Votre argent ne me remettra pas le pied !... je crois cependant que je puis marcher ! oui ça va mieux ! Je vais porter cet argent-là à notre ménagère.

G U I L L A U M E.

Ah ! le malin ivrogne.

M. B O T T E, à Charles.

Pour vous Charles, ne montez pas à cheval, on attèle ma calèche, et nous allons tous diner à la ferme d'Arancey.

C H A R L E S.

Mais, mon oncle !

M. B O T T E.

Qu'est-ce ?

C H A R L E S.

Edmond n'a rien pour vous recevoir dignement.

M. B O T T E.

Eh croyez-vous, monsieur, que je ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais diner ? des légumes, des ceufs, du laitage, de la gaité, de la franchise, et je dine fort bien avec cela.

C H A R L E S.

Mais mon oncle...

M. B O T T E.

Mais, mon neveu ! je le veux ainsi et je n'aime pas que l'on me contredise ; allez vous préparer. Allons, Jacques, viens mon ami.

J A C Q U E S.

Votre vin et bien bon, et vous valez encore mieux que lui, aussi je serais un ingrat si je ne vous préférerais pas.

H O R E A U, prenant sa pipe de tabac.

Allons diner à la ferme d'Arancey.

(*Il sort très-lentement, Charles a l'air de le suivre et revient.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, GUILLAUME.

CHARLES.

MON cher Guillaume, piques des deux ; tâches d'être à la ferme avant nous, prévien's Sophie de l'arrivée de mon oncle, qu'elle évite sur-tout de paraître devant lui.

GUILLAUME.

- Je pars monsieur, soyez tranquille. J'irai à franc étrier ; et votre calèche ne m'atteindra pas.

CHARLES.

Lorsque mon oncle va voir Sophie, lorsqu'il saura que c'est la fille de monsieur d'Arancey, il démêlera le motif de ma générosité. Que me conseilles-tu Guillaume, dans les cas d'embarras où je me trouve ?

GUILLAUME.

Ma foi, monsieur, j'y réfléchis en route. Pour le moment contentez vous de ne pas contrarier votre oncle, afin qu'il arrive de bonne humeur à la ferme, et qu'il voye les choses sous un aspect favorable. Ne lui parlez toujours pas de Sophie, je crois qu'il vaut mieux lui laisser deviner ce qui en est, que de le prévenir. Tout dépend chez lui du premier mouvement, et il faut espérer qu'il ne vous sera pas contraire. Allons, monsieur, je monte à cheval. Courrez vous enfermer dans la calèche avec monsieur Horeau et monsieur Botte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une salle de la ferme d'Arancey.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, seule assise travaillant.

DEPUIS deux jours, je n'ai pas de nouvelles de Charles. Il ne m'a pas habituée à être aussi long-tems sans en avoir. d'ou peut venir un pareil silence ! hélas, peut-être de quelq'obstacle nouveau. Ah Charles ! Charles ! que de peines nous nous sommes préparées ! quelq'un

vient, c'est Edmond, c'est mon bienfaiteur ; cachons-lui mon inquiétude.

SCÈNE I.

SOPHIE, EDMOND.

EDMOND.

Toujours occupée ! Il faut Mademoiselle, que je commence par vous gronder. Qui vous avait permis de travailler au jardin ! croyez-vous que je souffre que la fille de mon ancien maître s'abaisse à de pareils travaux.

SOPHIE.

Bon Edmond ! ma reconnaissance.

EDMOND.

Je ne vous ai reçue ici qu'à condition de ne m'en jamais parler.

SOPHIE.

Vous, à qui je dois tant !

EDMOND.

Vous ne me devez rien.

SOPHIE.

Quand tout le monde m'abandonnait, vous m'avez accueillie.

EDMOND.

Et n'ai-je pas été vingt ans aux gages de votre père.

SOPHIE.

Vous avez racheté son château.

EDMOND.

C'est avec un argent gagné à son service.

SOPHIE.

Vous l'avez fait rétablir.

EDMOND.

Oh ceci ne me regarde plus ; mais bien monsieur Charles : vous l'aimez, Sophie, ce jeune homme !

SOPHIE.

Moi, j'aime Charles.

EDMOND.

Voilà quelque chose d'étonnant ! et moi, est-ce que je ne l'aime pas aussi ! Il est si bon, si généreux ! nous allons avoir aujourd'hui de ses nouvelles.

SOPHIE.

Comment cela ?

EDMOND.

En traversant le jardin, j'ai aperçu de loin Guillaume son piqueur, qui accourrait au grand galop. Il ne peut tarder à être ici. Ma foi, le voilà !

SCÈNE III.

S O P H I E , E D M O N D , G U I L L A U M E .

G U I L L A U M E .

BON jour père, Edmond. Mademoiselle, votre très-humble serviteur : vous me voyez assez fatigué.

E D M O N D .

Bon jour, Guillaume, quel plaisir de vous voir.

G U I L L A U M E .

Dites plutôt quel tourment !

S O P H I E .

Comment donc ?

G U I L L A U M E .

C'est encore un des caprices de cet inconcevable monsieur Botte. Vous n'imaginerez pas ce qu'il s'est mis en tête.

E D M O N D .

Ma foi non... de marier son neveu peut-être.

G U I L L A U M E .

Non ! heureusement qu'il n'en est rien.

S O P H I E , à part.

Je respire.

E D M O N D .

Monsieur Charles serait donc fâché que son oncle le mariât.

G U I L L A U M E .

Je vous en assure, et il ne serait pas le seul. (*regardant Sophie.*)

E D M O N D .

Je vois ce que c'est. Monsieur Charles est amoureux. J'en suis bien aise.

G U I L L A U M E .

Bien aise, et pourquoi ?

E D M O N D , à demi-voix à Guillaume.

C'est que je craignais qu'à force de fréquenter Sophie, il ne prit de l'amour pour elle.

G U I L L A U M E .

Parole d'honneur ; ce danger-là n'est plus à craindre.

E D M O N D .

J'ai promis à monsieur d'Arancey, que sa fille ne se marierait pas sans son consentement, à moins que je ne fusse dix ans sans recevoir de ses nouvelles. En voilà déjà six d'écoulés, et vous voyez bien qu'en conscience, si quelqu'un était amoureux de Sophie, de quatre ans encore je ne pourrais la recevoir ici.

C

G U I L L A U M E.

Et monsieur Charles, votre bienfaiteur?

E D M O N D.

Je ne lui permetrais pas plus qu'à un autre, de faire violer ma parole. Mais nous perdons de vue motif qui vous amène ici.

G U I L L A U M E.

Je viens vous prévenir que monsieur Botte est en route pour votre ferme, et que dans un moment, vous allez le voir descendre ici.

E D M O N D.

Ah mon dieu, et comment le recevoir dignement.

G U I L L A U M E.

Avec le plus de simplicité possible, si vous voulez en être bien venu.

S O P H I E.

Monsieur Botte vient ici! vous me faites trembler.

E D M O N D.

Pourquoi donc! on le dit brusque; mais au fond c'est un excellent homme. Je vais donner quelques ordres pour qu'il ne manque de rien.

S C È N E I V.

S O P H I E , G U I L L A U M E.

G U I L L A U M E.

MADEMOISELLE, mon maître n'a pas eu le tems de vous écrire, je n'ai eu moi-même que celui de monter bien vite à cheval, pour précéder de quelques instans monsieur Botte. Monsieur Charles vous prie d'éviter de vous trouver ici à son arrivée et d'employer le premier prétexte pour qu'il ne vous voye pas : delà dépend votre tranquillité à tous deux. Voici Edmond; chut!

S C È N E V.

S O P H I E , E D M O N D , G U I L L A U M E.

E D M O N D.

Tous mes gens s'empressent pour que monsieur Botte ait tout ce qu'il lui faut.

S O P H I E.

Permettez que je me retire. Je ne me sens pas bien.

EDMOND.

Quelle contrariété ! au moment où j'aurois le plus de soin de vous, pour faire les honneurs de la maison.

SOPHIE.

Il me serait impossible.

GUILLEAUME.

Cela ne fera que mieux. Car monsieur Botte n'aime pas du tout les demoiselles, sur-tout quand elles sont jolies.

EDMOND.

C'est singulier.

GUILLEAUME.

Oh, c'est qu'il est particulier dans ses fantaisies, et je vous conseille même de ne pas lui parler de mademoiselle.

EDMOND.

Vous croyez.

GUILLEAUME.

Où ça sera plus agréable pour tout le monde. Quelle est cette voix que j'entends... On gronde et bien fort ; c'est monsieur Botte. Je me salue par la petite porte. (Il sort.)

SOPHIE.

Permettez que je me retire. (Elle sort.)

EDMOND.

Le bruit qui s'augmente annonce l'approche de notre bonheur ; malgré sa brusquerie, il a dit-on l'originalité de faire le bien, celle-là est assez rare, pour lui faire pardonner toutes les autres.

SCÈNE VI.

HOREAU, M. BOTTE, CHARLES, EDMOND.

M. BOTTE en veste.

Qu'on fasse secher mon habit le plutôt possible... Mon cher neveu, serai-je toujours la victime de vos folies ?

CHARLES.

Mais, mon oncle...

M. BOTTE.

C'est vraiment joli ! m'obliger à paraître dans cet équipage, dans une maison où je viens pour la première fois.

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute.

M. BOTTE.

Comment ce n'est pas ta faute ! au lieu de monter avec moi dans la calèche, monsieur veut aller à cheval. Un lièvre part : aussi-tôt, voilà mon fou qui sélance ; un ravin se présente, il saute tout à travers.

C H A R L E S .

Sans cela, le lièvre m'échappait. (Edmond se

M. B O T T E .

Voilà bien de nos chasseurs, qui aiment mieux perdre la vie, que de la laisser à un misérable lièvre. Et r maudite tendresse pour lui qui me prend, j'ouvre la vo- ture, au lieu de sauter je glisse à côté d'une ornière, qui couvre de boue mon habit.

H O R E A U .

Heureusement, il n'y a que l'habit de gâté.

M. B O T T E .

Comment donc, n'est-ce pas assez? et ne faudrait-il pas que je me fusses cassé le cou?

E D M O N D . *lui apportant un habit de paysan.*

Souffrez, monsieur, que je vous présente mon habit le plus propre.

M. B O T T E .

Très-volontiers, je vous remercie. Vous êtes sans doute le père Edmond?

E D M O N D .

Oui, monsieur, prêt à vous servir.

M. B O T T E .

J'en suis bien aise, vous avez une physionomie qui me plaît, et nous aurons bientôt fait connaissance. (à Charles.) Allons qu'on répare ses sottises. Allez voir si l'on met mon habit en état, et si les chevaux n'ont pas souffert de votre course forcée. (à Horeau.) Et vous, monsieur l'observateur, quittez votre air froid et empesé, et assoyez-vous avec nous.

SCÈNE GÉNÉRALE

H O R E A U , M. B O T T E , E D M O N D .

M. B O T T E , *assis.*

Monsieur Edmond, mon neveu m'a raconté ce que vous avez fait pour votre ancien maître.

E D M O N D .

Et c'est cela, monsieur, qui m'attire de vous ces marques d'estime; vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma place?

M. B O T T E .

Si parbleu, je l'aurais fait.

E D M O N D .

Ma conduite n'a donc rien qui doive vous étonner.

M. B O T T E .

Vous avez raison, brave homme, mais les beaux traits sont si rares.

E D M O N D.
Moi, monsieur, je les crois communs.

M. B O T T E.
Parce que vous jugez les autres d'après vous.

E D M O N D.
D'après qui les jugez-vous donc, monsieur?

M. B I O T T E.
D'après l'expérience.

E D M O N D.
Je vous plains d'en avoir tant.

M. B O T T E.
Je vous félicite de n'en point avoir. Ah ça, j'espère que vous viendrez me voir.

E D M O N D.
Moi, monsieur, avec cet habit grossier...

M. B O T T E.
Que m'importe les habits, c'est l'homme qu'il me faut.

E D M O N D.
Mais, monsieur,

M. B O T T E.
Mais, monsieur, vous dinerez avec votre habit de gros drap dans mes appartemens dorés, et vous coucherez sous mes rideaux de damas.

E D M O N D.
Et les gens du bon ton, que vous recevez chez vous.

M. B O T T E.
Je vous marquerai des égards, et les hommes sont toujours de l'avis de celui dont ils mangent la soupe.

E D M O N D.
Je sais mener une ferme, monsieur, vous êtes fait pour conduire une maison brillante; restons chacun à la place où la providence nous a mis.

M. B O T T E, se levant.
Oh, le drôle de corps: c'est votre dernier mot.

E D M O N D.
Absolument.

H O R E A U.
Allons, allons mon ami, le bon homme pourrait avoir raison, et il est plus philosophe qu'il ne l'imagine; on ne descend jamais que pour avoir voulu monter trop haut.

M. B O T T E, regardant plusieurs ouvrages sur la table.
Point mal travaillé du tout, pour le village.

H O R E A U, regardant aussi.
C'est fait avec un goût vraiment distingué.

M. B O T T E.
Quelle est la jolie personne, qui a travaillé cela?

E D M O N D.
C'est que...

M. B O T T E .

Eh bien , c'est que...

E D M O N D .

C'est qu'on m'a dit que vous n'aimiez pas les demoiselles , sur-tout quand elles sont jolies.

M. B O T T E .

Toujours , quand elles sont sages.

E D M O N D .

Et je vous réponds de la sagesse de celle-là.

M. B O T T E .

J'en répondrais aussi , puisque vous la recevez chez vous.

E D M O N D .

On m'a assuré que vous n'aimiez pas son père.

M. B O T T E .

Cela se peut : mais est-ce une raison pour ne pas aimer les enfans quand ils le méritent.

E D M O N D .

Et si quelqu'un a jamais mérité d'être aimé , c'est mademoiselle Sophie d'Arancey.

M. B O T T E , surpris.

Ah , ah ! habite-t-elle depuis long-tems cette ferme ?

E D M O N D .

Depuis trois ans.

M. B O T T E .

Mon neveu ne m'en a jamais parlé.

E D M O N D .

C'est singulier , il la voit assez souvent , cependant.

M. B O T T E , à Horeau.

La générosité de mon cher neveu , me devient diablement suspecte. (haut.) Et où est mademoiselle Sophie ?

E D M O N D .

Elle est un peu incommodée , je ne crois pas que vous la voyez aujourd'hui.

M. B O T T E .

Eh bien , je reste ici jusqu'à demain : allez dire à mes gens qu'ils s'en retournent chez moi avec ma voiture.

E D M O N D .

Y vais.

S C E N E V I I I .

M. B O T T E , H O R E A U .

M. B O T T E .

Eh bien , prenez-vous encore la défense de Charles.

H O R E A U .

Je m'en garderai bien.

M. B O T T E.
Devenir amoureux !

H O R E A U.
Sans votre permission !

M. B O T T E.
Et d'une d'Arancey !

H O R E A U.
Qu'Edmond nous dit belle et vertueuse.

M. B O T T E.
Mais, d'une famille qui croira nous faire trop d'honneur, en souffrant que nous payons ses dettes.

H O R E A U.
Il faut tenir ferme.

M. B O T T E.
C'est bien ce que je vais faire, et je prétends les punir tous deux.

H O R E A U.
J'en sais un bon moyen.

M. B O T T E.
Lequel ?

H O R E A U.
Il faut les condamner...

M. B O T T E.
A quoi ?

H O R E A U.
A s'épouser. C'est un moyen plus infallible qu'on ne croit, de punir les amans indiscrets.

M. B O T T E.
Charles ne revient pas. Je parie qu'au lieu de veiller à mes chevaux et à mon habit, il est allé à la déconverte de sa belle. Si je n'étais encore un peu froissé de ma chute, j'irais les surprendre.

H O R E A U.
J'y vais à votre place, et je vous rapporterai de leurs nouvelles.

S C E N E I X.

M. B O T T E, seul, s'approchant de la table.

J E devrais bien me fâcher contre Charles ; mais, Edmond, m'a dit tant de bien de Sophie, que je n'en ai presque plus le courage. Oh, oh ! que vois-je, une lettre, l'écriture de mon neveu. Lisons.

» Mademoiselle, que vos principes sont sévères : (tant mieux, morbleu !) Vous prétendez qu'afin que l'amour soit aussi durable qu'innocent, il faut ne lui rien accorder. (Elle pense bien !) Vous m'avez inter-

» entrevue à laquelle Edmond ne serait point présent
 » (Je commence à m'intéresser pour elle !) Vous allez
 » même jusqu'à me défendre de vous écrire sans la per-
 » mission de mon oncle. (Ah ! cette jeune personne est
 » charmante, et je l'aime sans la connaître !) Mon oncle !
 » savez-vous combien il est bizarre et emporté. (Le pané-
 » girique est honnête !) Mais, c'est l'âme la plus belle !
 » il m'aime avec une tendresse... (Le frippon le sait bien
 » et il en abuse) ».

On vient. Je me trompe fort si ce n'est pas la chère
 Sophie. Ne nous dérangeons pas, et laissons-la venir.

S C È N E X.

M, BOTTE, SOPHIE.

S O P H I E, *à part.*

EDMOND, a mis son habit des dimanches pour recevoir
 la compagnie. (*haut.*) Père Edmond, ils sont donc partis ?

M. B O T T E.

Et qui donc, partis !

S O P H I E.

Ah, mon dieu, mon dieu ! ce n'est pas... Il faut que
 ce soit.

M. B O T T E.

Rassurez-vous, mademoiselle ! Je suis Botte, l'oncle
 de... Qu'avez-vous donc, mon enfant ? C'est singulier l'im-
 pression que fait ma vue sur cette jeune personne. Vous
 me craignez donc, mademoiselle ?

S O P H I E.

Oh, beaucoup monsieur.

M. B O T T E.

Et pourquoi me craignez-vous, si vous ne vous repro-
 chez rien.

S O P H I E.

Je ne crois pas, monsieur, avoir de reproches à me
 faire.

M. B O T T E.

Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant.

S O P H I E.

Je ne dis pas cela, monsieur.

M. B O T T E.

Vous le pensez, peut-être.

S O P H I E.

Non, monsieur.

M. B O T T E.

Qui vous a donné de moi cette opinion ?

S O P H I E.

Personne, monsieur.

M. B O T T E.

Pourquoi donc l'avez-vous ?

S O P H I E.

Mais je ne l'ai pas, monsieur.

M. B O T T E.

Pourquoi donc tremblez-vous en me parlant ?

S O P H I E.

Ce ton, auquel je ne suis pas faite...

M. B O T T E.

Ne vous met pas à votre aise. Eh bien ! parlons franchement. Mon neveu vous aime.

S O P H I E.

Je n'ai pu l'en empêcher, monsieur.

M. B O T T E.

Vous l'aimez ?

S O P H I E.

Monsieur.

M. B O T T E.

Vous l'aimez !

S O P H I E.

Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette manière de m'interroger.

M. B O T T E.

C'est répondre cela, mademoiselle. Vous vous aimez. J'en suis fâché... Mademoiselle, qu'est-ce que la vertu ?

S O P H I E.

Je ne vois pas, monsieur, à quel propos...

M. B O T T E.

Je n'ai pas besoin d'a propos, mademoiselle, qu'est-ce que la vertu ?

S O P H I E.

C'est, je crois, la pratique exacte de ce que l'on doit aux autres et à soi-même.

M. B O T T E.

N'oubliez donc jamais, mademoiselle, ce que vous devez à vous, à Edmond, à moi ; et songez que dans votre position, il n'est pas d'amour innocent.

S O P H I E.

Il n'est pas d'amour innocent ! oh mon dieu ! mon dieu !

M. B O T T E.

Vous vous en allez.

S O P H I E.

Pourquoi resterais-je... Il n'est pas d'amour innocent ! oh, mon dieu ! (Elle sort.)

SCÈNE XI.

M. BOTTE, EDMOND.

EDMOND.

MADemoiselle d'Arancey sort tout en pleurs ! qu'a-t-elle donc ?

M. BOTTE.

Rien, rien ; avez-vous fait exécuter mes ordres, et ma voiture est-elle partie ?

EDMOND.

Elle est déjà bien loin.

M. BOTTE.

Envoyez au plus vite un exprès pour la faire revenir.

EDMOND.

Revenir, seriez-vous mécontent ?..

M. BOTTE.

Au contraire, je suis très-satisfait, je voulais voir votre Sophie, je l'ai vue.

EDMOND.

Ne vous paraît-elle pas mériter le respect, l'amour.

M. BOTTE.

Que trop, morbleu ! pour vous prouver combien je l'estime, je vous prie de défendre à mon neveu l'entrée de votre maison.

EDMOND.

A notre bienfaiteur...

M. BOTTE.

Vous le devez à la réputation de Sophie. Voici mon ami Horeau, allez, envoyez après ma voiture.

SCÈNE XII.

M. BOTTE, HOREAU.

M. BOTTE.

OU est mon neveu ? que fait-il ? que dit-il ? que savez-vous ?

HOREAU.

Je ne sais rien, votre neveu ne dit rien, ne fait rien, il me suit et...

M. HOREAU.

Il vous suit, c'est bon : Il m'a fait un mystère de son amour, je veux lui en faire un de son mariage, que je veux conclure à son inçu avec Sophie d'Arancey.

H O R E A U.

Vous allez le désoler.

M. B O T T E.

Sa joie n'en sera que plus vive, quand il connaîtra son bonheur. Il entre, ayons l'air de ne pas le voir.

S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, au fond du théâtre.

C H A R L E S, à part.

EDMOND, m'interdit l'entrée de sa maison. Une telle défense ne peut venir que de mon oncle : le voici avec Horeau, écoutons.

M. B O T T E.

Non non, mon ami, Charles ne connaît pas, comme moi, l'épouse que je veux lui donner. Elle fera son bonheur !

C H A R L E S.

O ciel !

H O R E A U.

Je n'en réponds pas, mais il l'espère.

M. B O T T E.

Vous seul et le notaire saurez ce secret. Charles n'en sera instruit qu'au moment de signer le contrat.

H O R E A U.

Mais êtes-vous sur que Sophie prenne son parti.

M. B O T T E.

Elle m'a tout promis, même de se séparer de Charles si je l'exigeais. Allons, la voiture doit être revenue. Partons. (Ils sortent.)

S C E N E X I V.

C H A R L E S, seul.

MÊME de se séparer de Charles. La perfide ! ah, que viens-je d'apprendre. Et cet hymen que mon oncle me prépare. Oh, je sais un moyen de l'éviter, je saurai mourir s'il le faut ; Sophie me pleurera, peut-être, quand je ne serai plus.

SCÈNE XV.

CHARLES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

EH, mon dieu, monsieur, qu'avez-vous ? ou courez-vous, dans ce désordre effrayant.

CHARLES.

Ah, Guillaume, je vais me noyer.

GUILLAUME.

Comment ! vous noyer ?

GUILLAUME.

Mon oncle veut me marier.

GUILLAUME.

Je ne vois rien là de désespérant.

CHARLES.

A une femme, que je ne connais pas !

GUILLAUME.

On fait connaissance.

CHARLES.

Et que je déteste déjà.

GUILLAUME.

Il n'est pas nécessaire d'aimer sa femme.

CHARLES.

Ecoutes, tu dois aussi être las de la vie.

GUILLAUME.

Moi, monsieur, pas du tout.

CHARLES.

Viens te noyer avec moi.

GUILLAUME.

Il est toujours tems d'en venir là. Réfléchissons un peu s'il vous plait.

CHARLES.

Mes réflexions sont faites. Veux tu te noyer.

GUILLAUME.

Non, monsieur.

CHARLES.

Adieu donc, Guillaume.

GUILLAUME, le prenant par le bras.

Un moment donc, monsieur ! vous avez réfléchi, c'est à merveille. Mais je suis bien aise de vous communiquer mes idées. Il ne faut pas vous marier puisque vous avez tant d'aversion pour la future, et il faut encore bien moins vous noyer, parce qu'il y a remède à tout, hors à la mort.

C H A R L E S.

Il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis à prendre.

G U I L L A U M E.

Bah ! vous sentez-vous la force de résister en face, à votre oncle ?

C H A R L E S.

Non.

G U I L L A U M E.

Eh bien, partons.

C H A R L E S.

Pour aller où ?

G U I L L A U M E.

Je n'en sais rien.

C H A R L E S.

De quoi vivrons-nous ?

G U I L L A U M E.

Deux jeunes gens aimables ne sont jamais embarrassés. Avez-vous de l'argent ?

C H A R L E S.

Trente louis environ.

G U I L L A U M E.

Avec cela et mon activité, nous ferons le tour du monde. Partons, monsieur, ou allez une ingratitude, un oncle barbare et cruel. Le voyage que nous commençons aujourd'hui, peut nous mener loin et nous reviendrons peut-être avec un voituré et des millions, ou bien à pied et avec des guenilles !

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le Théâtre représente l'auberge de Lagny.

S C E N E P R E M I E R E.

M A D A M E T H O M A S, seule.

V O I T A quinze jours que ces maudits comédiens ambulans ne m'ont donné un sou. Ma foi, je commence à me lasser et décidément, s'ils ne me payent pas aujourd'hui, demain ils auront leur congé. C'est bien la peine, de tenir la meilleure auberge de Lagny, pour voir la moitié de mon profit emporté par des gens à qui il faut faire crédit, sans espérer d'être un jour soldée, même de ses déboursés. Je

suivis à la vérité, veuve, sans enfans, encore assez jeune pour espérer de faire mes petites affaires, mais il faut pour cela de l'ordre, beaucoup d'économie, et sur-tout pas de crédit.

SCÈNE II.

MADAME THOMAS, CHARLES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ÊTES-VOUS, madame, la maitresse de cette maison ?

MAD. THOMAS,

Oui monsieur, madame Thomas, à votre service; que vous faut-il ?

GUILLAUME.

Eh bien, madame Thomas, une bouteille de votre meilleur vin et un morceau à manger.

MAD. THOMAS.

Vous allez être servis. (*Elle va et vient et les sert à plusieurs reprises.*)

GUILLAUME.

Personne, j'espère, ne viendra nous chercher ici !

CHARLES.

Je ne le crois pas.

GUILLAUME.

Si monsieur votre oncle vous poursuit, il sera loin d'imaginer que nous ayons tourné de ce côté, et que nous soyons arrêtés dans un bouchon, à Lagny.

CHARLES.

Sans contredit.

GUILLAUME.

Le vin n'est pas mauvais, la maitresse est jolie, passons y la journée.

CHARLES.

Soit..

MAD. THOMAS.

Messieurs, puisque vous vous décidez à passer la journée je vais vous préparer des lits. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

CHARLES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

DEMAIN, nous nous mettrons en route, aujourd'hui, vous vous reposerez.

J'en ai besoin.

C H A R L E S.

Et moi qui ait la tête et le cœur libre, je ferai la petite partie.

C H A R L E S.

Comme tu voudras.

G U I L L A U M E.

Avancez-moi, s'il vous plait quelque argent, je me chargerai de la dépense et je vous en rendrai compte.

C H A R L E S, *se fouillant.*

Volontiers... Eh bien... où donc est ma bourse...

G U I L L A U M E.

Vous l'aviez mise dans cette poche.

C H A R L E S.

Elle n'y est plus... allons elle est perdue. Tout se réunit aujourd'hui pour me contrarier.

G U I L L A U M E.

Mais êtes-vous bien sûr de ne l'avoir plus.

C H A R L E S.

Trop sûr! ah, mon pauvre Guillaume, qu'allons-nous faire.

G U I L L A U M E.

Ne vous désolez pas monsieur! cela ne vous fera pas retrouver votre argent. D'ailleurs, il fallait qu'il finit un jour ou l'autre, supposons que nous avons vécu un mois de plus! et puis misère est mère d'industrie, tant que j'ai de l'argent, je suis paresseux comme un maître.

C H A R L E S.

Mais que faire! Je n'ai garde de me représenter chez mon oncle. Si je savais un métier.

G U I L L A U M E.

Eh donc, monsieur, mais c'est la ressource de ceux qui n'en ont point. Je joue très-bien au billard; pas mal du violon: parfaitement le piquet et puis nous avons deux figures, avec lesquelles on se présente par-tout.

C H A R L E S.

Rien ne t'embarasse. Tu ris de tout.

G U I L L A U M E.

N'est-ce pas le meilleur parti! votre premier mouvement est de vous affliger, le mien de chercher un remède au mal.

C H A R L E S.

Tu seras bien heureux, si tu peux en trouver un bon aujourd'hui.

G U I L L A U M E.

Chut! voici madame Thomas, qu'elle ne soupçonne pas notre accident. Laissez-moi lier conversation.

S C È N E I V.

CHARLES, GUILLAUME, MAD. THOMAS.

M. THOMAS.

MESIEURS , je vous ai préparé une chambre , où vous serez fort à votre aise.

GUILLAUME.

Merci , madame Thomas , Parbleu ! c'est un joli endroit que Lagny.

M. THOMAS.

Charmant , monsieur.

GUILLAUME.

Deux mille âmes , au moins !

M. THOMAS.

Mais peu s'en faut.

GUILLAUME.

De la société.

M. THOMAS.

Une cinquantaine de maisons bourgeoises , et beaucoup de passants.

GUILLAUME.

Des cafés , des billards.

M. THOMAS.

Ma maison est la seule où l'on trouve cet agrément.

GUILLAUME.

Ah , vous avez ici , un café et un billard.

M. THOMAS.

Et un spectacle... Ah , c'est cela qu'il faut voir.

GUILLAUME.

Un spectacle ! ah ! j'entends ! les marionnettes , les ombres chinoises.

M. THOMAS.

Qu'est-ce que c'est , monsieur , qu'est-ce que c'est ! des marionnettes , des ombres chinoises ! la tragédie , monsieur , la comédie , jouées par des gens du premier mérite. *La troupe de Mortagne* , monsieur , entendez-vous ?

GUILLAUME.

Ah , la troupe de Mortagne !

M. THOMAS.

Oui , monsieur , qui attend floréal prochain , pour débiter à Paris.

GUILLAUME.

Je vous crois madame Thomas , Ne vous fachez pas.

M. THOMAS.

La salle de plein pied , tapisée dans le pourtour d'une

~~Jolie bergame~~ : neuf pieds d'élevation du théâtre à la charpente ! *castigat ridendo mores*, écrit en lettres noires sur un rideau gris, et douze sous aux premières places. Ah des marionnettes !

C H A R L E S .

Croyez, madame, qu'il n'a pas eu l'intention de vous offenser.

G U I L L A U M E .

Et les actrices, sont-elles un peu jolies ?

M. T H O M A S .

Charmantes, monsieur, il n'y en a qu'une pour le moment... Mais on attend aujourd'hui mademoiselle Céphise, qui joue ce soir dans la pièce nouvelle, et qui arrive de Gisors.

G U I L L A U M E .

Parlons de celle qui est ici ?

M. T H O M A S .

C'est madame Floridor, la femme du premier rôle. Il faut la voir avec sa robe chinée, son jupon de damas jaune, son chignon retroussé, son chapeau à la bibi, et sa mouche à côté de l'œil gauche.

G U I L L A U M E .

Et que joue-t-elle, madame Floridor ?

M. T H O M A S .

Tout, monsieur, depuis les ingénuités jusqu'aux grandes princesses. C'est une femme accomplie.

G U I L L A U M E .

Ce que vous m'en dites me donne la plus grande envie de la voir. Et où est ce spectacle enchanteur ?

Mad. T H O M A S .

Dans mon grenier, monsieur.

G U I L L A U M E , *éclatant de rire.*

Dans votre grenier. Ah ! ah ! ah !

Mad. T H O M A S .

Comment, monsieur, mais vous avez l'air de rire de ce que je vous dis ! il n'y a pourtant rien de risible ; c'est la vérité.

C H A R L E S .

Allons ; Guillaume, cessez vos impertinantes questions. Madame, veuillez m'indiquer ma chambre.

Mad. T H O M A S .

Je vais vous y conduire, monsieur. Rire de madame Floridor. Par ici, monsieur. Une femme aussi accomplie !
(Ils sortent.)

SCÈNE V.

GUILLAUME, *seul.*

VOILA madame Thomas fort en colère contre moi. J'en suis vraiment fâché car nous pourrions avoir besoin d'elle. Quelle mal adresse aussi d'aller perdre tout son argent ! au fait je n'en suis pas très-fâché, cela pourra décider monsieur Charles à retourner chez son oncle. Quelles sont ces figures grotesques ? ah ! je reconnais à la grande mouche à côté de l'œil, madame Floridor.

SCÈNE VI.

M. ET MAD. FLORIDOR, GUILLAUME.

FLORIDOR.

COMMENT, madame Thomas n'est pas ici ?

Mad. FLORIDOR.

Vous voyez, monsieur Floridor, comme cette femme nous traite avec peu d'égard !

FLORIDOR.

Appaisez-vous, m'amour, comme nous lui devons de l'argent, il ne faut pas la brusquer, mais ce soir nous jouons une pièce nouvelle, et si la recette est bonne comme je l'espère nous aurons le droit de lui parler haut.

Mad. FLORIDOR.

Il est bien dur, mon cœur, de se voir à la merci d'une aubergiste.

FLORIDOR.

Cela ne durera pas, mon bijou.

GUILLAUME.

Pardou, madame et monsieur, si je vous interromps.

FLORIDOR.

Que voulez-vous, monsieur ?

GUILLAUME.

Vous êtes à ce qu'il me paraît, les artistes dont m'a parlé tout à l'heure madame Thomas.

FLORIDOR.

Précisément, monsieur.

GUILLAUME.

On m'a fait votre éloge, et celui de madame Floridor, et je reste exprès aujourd'hui, pour avoir le plaisir de vous voir jouer.

FLORIDOR.

C'est bien l'honneur que vous nous faites.

Mad. F L O R I D O R.

- Si vous êtes amateur, j'ose croire que vous ne serez pas mécontent de nos petits talents.

G U I L L A U M E.

Je n'en doute pas assurément.

S C È N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, MADAME THOMAS.

Mad. T H O M A S.

Vous voici fort à propos, monsieur Floridor.

F L O R I D O R.

Et pourquoi, madame Thomas.

Mad. T H O M A S.

Parce que j'ai à vous dire que tous vos retards commencent à me fatiguer, et qu'il me faut de l'argent, ou décamper dès demain.

Mad. F L O R I D O R.

Peut-on parler moins civilement.

F L O R I D O R.

Eh bien, notre chère hôtesse, écoutez. Je ne vous demande que deux jours de répit.

Mad. T H O M A S.

Je ne vous en ai que trop donné.

F L O R I D O R.

Avez vous oublié que nous jouons ce soir une pièce nouvelle, où il y a du chant, de la prose, des vers, deux combats et trois empoisonnements: madame Oéphilise qui arrive de Gisors, débute dans cette pièce, Grandval est allé au devant d'elle avec l'Etoile notre premier comique. Ils vont revenir. Patientez, madame Thomas, et ce soir vous serez payée.

Mad. T H O M A S.

Je veux bien encore attendre, mais aussi après demain, plus de délais.

F L O R I D O R.

Vous êtes charmante, madame Thomas. Ah ça, ce soir comme vous me l'avez promis, vous me prêterez la robe de chambre d'indienne de feu monsieur Thomas, pour jouer mon emperer Turc.

Mad. T H O M A S.

Oui, oui.

F L O R I D O R.

Vous n'oublierez pas d'y faufiler la bordure de votre pelisse; c'est que vous savez que pour attirer la foule, nous avons annoncée des costumes nouveaux.

Mad. THOMAS.
 C'est une chose finie. Soyez tranquille : mais aussi je
 me mets à la porte, et je fais moi-même la recette.

S C E N E VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉTOILE.

L'ÉTOILE.

AH mes amis, quel malheur affreux.

F L O R I D O R.

Qu'est-ce dont ?

Mad. F L O R I D O R.

Qu'avez-vous l'Étoile ?

Mad. T H O M A S.

Parlez vite.

L'ÉTOILE.

Tout est perdu, désespéré, nous sommes ruinés, égor-
 gés, anéantis.

F L O R I D O R.

Expliques-toi donc, l'Étoile ?

L'ÉTOILE.

Notre camarade Grandval, vient de se donner une
 entorse, qui ne lui permet plus de se tenir debout.

Mad. F L O R I D O R.

Ciel ! juste ciel ! et à joue ce soir le coureur du roi de
 Maroc ?

Mad. T H O M A S.

Il avait bien affaire d'aller au-devant de madame
 Céphise.

L'ÉTOILE.

Ce n'est rien. Il aurait bien joué son coureur assis ;
 mais, madame Céphise est enlevée.

F L O R I D O R.

Madame Céphise est enlevée !

L'ÉTOILE.

Et pour comble d'horreur, elle était d'intelligence.
 Ecoutez ce funeste récit : La perfide n'a feint de venir à
 Legay, que pour se soustraire à un mari brutal. Un hus-
 sard superbe, l'attendait sur la route, et l'a enlevée jus-
 qu'aux portes de la ville. Grandval, toujours magnanime ;
 saute et saisit madame Céphise par la jambe. Elle s'at-
 tache à son ravisseur, le hussard pique des deux, le
 courrier s'élançe, la violence du mouvement enlève
 Grandval, et le jette à dix pas de là. Il tombe, le pied
 porte à faux, et voilà Grandval estropié. Il est resté sur
 le chemin, et je suis accouru vous apprendre cette triste
 nouvelle.

Mad. F L O R I D O R .

Quel malheur !

F L O R I D O R .

D'autant plus grand que le coupeur du roi de Maroc sautait par-dessus la tête du soudan d'Égypte, et quand même Grandval jouerait assis, ce bel effet serait toujours perdu.

Mad. T H O M A S .

Manquer une recette aussi considérable. Une recette que je croyais tenir.

G U I L L A U M E , d'un ton inspiré.

Vous la toucherez, madame.

Mad. T H O M A S .

Hélas, comment, cela !

G U I L L A U M E .

Je jouerai le rôle du coureur !

T O U S .

Bravo ! bravo ! la recette est sauvée.

F L O R I D O R , tristement.

Mais, hélas ! et le rôle de la Sultane.

G U I L L A U M E .

Et parbleu ! mon camarade est plus petit que moi, il jouera ce rôle à merveille.

F L O R I D O R .

Nous voilà hors d'embarras... Mais, monsieur, avez-vous déjà joué la comédie ?

G U I L L A U M E .

Sans cela, m'exposerai-je à jouer dans une troupe aussi illustre. Regardez mon habit.

F L O R I D O R .

C'est une livrée.

G U I L L A U M E .

Avec laquelle je jouais avant hier à Rouen, dans l'impromptu de campagne. Je me suis sauvé en habit de costume, parce qu'un gros fournisseur, dont la femme avait des bontés pour moi, devait me faire administrer à la sortie du spectacle une volée... Suffit ! vous sentez combien il est avantageux de se sauver en habit de costume ; on est toujours prêt à entrer en scène. Mon camarade n'est pas de ma force, mais il promet beaucoup.

F L O R I D O R .

Quel bonheur ! courons chercher Grandval, delà nous enverrons le tambour public, dans tous les coins de la ville, que deux artistes de Rouen nous font l'honneur de jouer ce soir avec nous.

Mad. F L O R I D O R .

Que de remerciemens.

G U I L L A U M E.

Nem'en faites point. Allez chercher votre camarade : vous, madame Thomas, avertissez le mien que je veux lui parler sur le champ.

S C E N E I X.

G U I L L A U M E, *seul rant.*

HA ; ha ; ha ! il faut avouer que j'ai eu là une singulière idée. Ma foi, nous sommes sans ressource, celle-ci s'offre tout naturellement, j'ai bien fait d'en profiter : il reste à savoir si monsieur Charles consentira... Ah, il le faudra bien. D'ailleurs, j'emploierai toute mon éloquence pour le persuader.

S C E N E X.

C H A R L E S, G U I L L A U M E.

C H A R L E S.

QUE veux-tu donc, Guillaume, tu m'as fait demander ?

G U I L L A U M E.

Vous restez seul dans votre chambre, livré à vos réflexions mélancoliques ; n'osant pas aller vous déranger, j'ai prié madame Thomas de vous engager à descendre.

C H A R L E S.

Il est vrai que je ne suis pas disposé à la gaieté.

G U I L L A U M E.

Ma foi, monsieur, je n'ai rien vu d'aussi original que cette troupe de Lagny, et je vous réponds que la comédie vous amusera.

C H A R L E S.

Oh, tu reviens à tes folies !

G U I L L A U M E.

Convenez, monsieur, que nous n'avons guères à choisir que de la folie ou de la tristesse ; que gagnerez-vous à être mélancolique !

C H A R L E S.

Rien du tout. Mais je t'en prie, fais tes sottises tout seul.

G U I L L A U M E.

Non monsieur, vous ferez de moitié.

C H A R L E S.

Je te réponds que non.

G U I L L A U M E.

Je vous réponds que si. D'abord, vous êtes enrôlé dans la troupe.

C H A R L E S .

Il est fort celui-là.

G U I L L A U M E .

Et vous débutez ce soir, vous savez bien que vous n'avez rien d'U

C H A R L E S .

De mieux en mieux. Et quel est le rôle que monsieur Guillaume me destine.

G U I L L A U M E .

Vous jouez la sultane Aliza, favorite du roi de Maroc.

C H A R L E S .

Quelle extravagance !

G U I L L A U M E .

J'en conviens ; mais, vous sêtez sultane.

C H A R L E S .

Mais, comment ?

G U I L L A U M E .

Pas de mais, monsieur.

C H A R L E S .

Quand je me prêterais à cela ! est-il possible que d'ici à ce soir.

G U I L L A U M E .

Un commençant ne connaît pas de difficulté. Me voyez-vous inquiet de mon rôle ?

C H A R L E S .

T'inquiètes-tu jamais de rien ?

G U I L L A U M E .

Vous aurez une brochure en poche ; vous prendrez l'esprit de chaque scène dans la coulisse, et vous direz ; vous direz ce que vous voudrez, vous aurez toujours plus d'esprit qu'un auteur, qui me fait sauter par-dessus la tête du soudan d'Egypte, lorsque rien ne m'empêche de passer à côté de sa majesté.

C H A R L E S .

En voilà assez, je suis ennuyé de ton soudan, de ta sultane favorite et de tes fornettes.

G U I L L A U M E .

Oh, vous y mettez bien de l'entêtement. Savez-vous ce qui arrivera.

C H A R L E S .

Et que peut-il en arriver.

G U I L L A U M E .

Vous êtes annoncé, ainsi que moi, au son du tambour.

C H A R L E S .

Que m'importe !

G U I L L A U M E .

Le public compte sur vous, il fera tapage. Le commissaire s'en mêlera, et voudra vous forcer de jouer ; vous résisterez, il faudra que vous décliniez votre nom, et on

vous reconduira chez votre oncle, qui vous mariera dans les vingt-quatre heures.

C H A R L E S .

Tu crois que les choses iront jusques-là, Guillaume!

G U I L L A U M E .

Certainement, monsieur.

C H A R L E S .

Et de quoi diable, aussi, vous avisez-vous de me faire annoncer?

G U I L L A U M E .

Ma foi, monsieur, nous n'avons pas un sou, et j'ai tout fait pour le mieux. Et puis cela vous distraira en éloignant de votre pensée, mademoiselle d'Arancey.

C H A R L E S .

Ne m'en parles plus, Guillaume. Ne m'en parles jamais!

G U I L L A U M E .

C'est bien dit, monsieur. Tenez, voici tous vos nouveaux camarades.

S C È N E X I .

LES PRÉCÉDENS, M. ET MAD. FLORIDOR, L'ÉTOILE.

F L O R I D O R .

Nous venons d'établir ce pauvre Grand-Val sur une bergère. Il ne peut seulement pas remuer la jambe. Nous sentons bien vivement, monsieur, le service que vous nous rendez. C'est là votre camarade?

G U I L L A U M E .

Lui-même.

MAD. F L O R I D O R .

Il est bien, ce jeune homme; la physionomie agréable, très-peu de barbe, la taille médiocre, svelte, on ne pourrait trouver une plus aimable sultane!

G U I L L A U M E .

Pas de compliments, songeons au plus pressé. Convenons d'abord de nos costumes, et ensuite nous jetterons un coup-d'œil sur nos rôles.

F L O R I D O R .

Quand aux costumes, vous sentez, mon collègue, que comme je joue un souverain magnifique, vivant dans les délices, tenant la cour la plus brillante, je ne puis me désaisir de la robe de chambre de monsieur Thomas.

G U I L L A U M E .

C'est trop juste, mais que me donneriez-vous?

L'ÉTOILE.

Un amoureux maraquin, comme un amoureux français, ne saurait courir en habit long.

G U I L L A U M E.

C'est démontré jusqu'à l'évidence.

Mad. F L O R I D O R.

Je vais tout arranger. Mon mari a un habit rose pêche avec lequel il joue le misantrophe et le glorieux.

G U I L L A U M E.

Fort bien.

Mad. F L O R I D O R.

Il vous le prêtera; mais, pour lui donner un air étranger, vous mettrez le devant derrière.

G U I L L A U M E.

A merveille, et avec quoi cacherais-je cette file de boutons, qui ira du chignon à la chute des rains.

L' E T O I L E.

Avec le petit manteau d'abbé du Mercure galant.

G U I L L A U M E.

Charmant, délicieux.

F L O R I D O R.

Une serviette roulée en turban, et vous voilà en scène!

G U I L L A U M E.

Impayable! et notre jeune sultane!

F L O R I D O R.

Les cheveux tressés, le jupon piqué de ma femme, faufilé par le milieu, du haut en bas et servant de grande culote, le gilet de l'honnête criminel en tunique, et la robe de procureur en doliman.

G U I L L A U M E.

On ne peut pas mieux. Allons vite au magasin, et revêtons-nous des habits de Melpomène. (*Ils sortent.*)

S C È N E X I I.

C H A R L E S, seul.

D O I S - J E les suivre, et me prêter à ces folies! Ah Sophie, ah mon oncle! où me réduit votre sévérité.

M. B O T T E, en dehors.

Entrons, entrons! nous aurons peut-être de leurs nouvelles.

C H A R L E S.

Dieux! la voix de mon oncle! où fuir, où me cacher! il vient de ce côté; allons vite avertir Guillaume de ce nouveau contre tems. (*Il entre.*)

SCÈNE XIII.

M. BOTTE, HOREAU, MADAME THOMAS.

Mad. THOMAS.

DONNEZ-VOUS la peine d'entrer, monsieur, vous serez bien, très-bien, vous aurez mon meilleur appartement, rien ne vous manquera.

M. BOTTE.

C'est bon, c'est bon; je suis bien par-tout. Mais, répondez-moi.

Mad. THOMAS.

De mon mieux, monsieur.

M. BOTTE.

N'est-il pas arrivé deux jeunes gens dans cette maison.

Mad. THOMAS.

Oui, monsieur, deux acteurs de Rouen.

M. BOTTE.

Ce n'est pas de cela dont je vous parle.

Mad. THOMAS.

Ils vont jouer dans une pièce nouvelle.

M. BOTTE.

Morbleu, laissez-là vos comédiens.

Mad. THOMAS.

Ils vous feront grand plaisir.

M. BOTTE.

Paix.

Mad. THOMAS.

Et si vous voulez vous délasser.

M. BOTTE.

Taisez-vous, je vous en prie.

Mad. THOMAS.

Tout comme il vous plaira, monsieur.

M. BOTTE.

N'avez-vous pas vu, vous dis-je, un jeune homme en petite livrée...

Mad. THOMAS.

Oui monsieur, c'est avec cet habit-là qu'il joue le valet de l'impromptu de campagne.

M. BOTTE.

Elle me fera mourir d'impatience. Répondez par oui, ou par non. N'est-il arrivé dans la journée que vos deux comédiens.

Mad. THOMAS.

Pas davantage, monsieur.

M. B O T T E.

Envoyez deux ou trois commissionnaires s'informer de deux jeunes gens qui doivent avoir passé par ce bourg. Ils seront bien payés de leurs peines.... En attendant leur retour, préparez-nous à diner.

Mad. T H O M A S.

Oui monsieur.

(Elle sort.)

S C È N E X I V.

M. B O T T E, H O R E A U.

M. B O T T E.

EH bien mon pauvre Horeau ! ce diable de neveu ne me fera-t-il pas damner !

H O R E A U.

Vous aviez bien besoin de lui faire un mystère de votre résolution. Il ne serait pas parti comme un fou, et maintenant nous serions à la noce, au lieu d'être dans une mauvaise auberge, où je suis sûr que tout nous manquera.

M. B O T T E.

Vous ne vous inquiétez que de vos aises ! le départ de mon neveu me chagrine, moi : le sot ! s'enfuir au moment où j'allais le rendre heureux.

S C È N E X V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME T H O M A S.

Mad. T H O M A S.

JE viens d'envoyer dans toutes les auberges les gens les plus adroits que je connaisse, et vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles de ceux que vous cherchez. Si vous voulez passer dans votre appartement, il est prêt.

(Ils sortent.)

S C È N E X V I.

C H A R L E S, G U I L L A U M E.

GUILLAUME, avec l'habit rose-pêche sans-devant-derrière, et le petit manteau d'abbé, noir.

ENFIN, le voilà entré dans son appartement, et nous pourrions sortir.

C H A R L E S.

Comment, tu n'as donc pas pu les empêcher de t'affubler de ce costume ridicule.

G U I L L A U M E.

J'étais entre les mains de madame Floridor, qui ne voulait pas me lâcher et qui prétendait qu'avec le petit manteau d'abbé, j'avais pris l'air piquant et coquet qui convient à leur caractère. C'est tout ce que j'ai pu, que de les persuader de ne pas faire encore votre toilette de sultane.

C H A R L E S.

Mais, comment nous dérober aux regards de mon oncle.

G U I L L A U M E,

En fuyant au plus vite.

C H A R L E S.

Et les habits !

G U I L L A U M E.

Madame Floridor a pris la précaution de les serrer dans sa commode.

C H A R L E S.

Et si l'on nous rencontre ; fait comme te voilà !

G U I L L A U M E.

On rira... et je laisserai rire. Mais du moins, monsieur Botte nous perdra de vue encore une fois.

C H A R L E S.

Mais, si l'hôtesse jase, et qu'il nous poursuive encore.

G U I L L A U M E.

Il faut le retenir ici. Justement il me vient une idée, la plus folle ! c'est égal ! monsieur Floridor ! Mad. Floridor ! monsieur l'Etoile, accourez.

S C È N E X V I I.

LES PRÉC. FLORIDOR, L'ÉTOILE, Md. FLORIDOR.

F L O R I D O R.

Q U'EST-CE ?

M d. F O R I D O R.

Qu'y a-t-il ?

L'É T O I L E.

Que voulez-vous ?

G U I L L A U M E.

Ah, mes amis, l'événement le plus incroyable, le plus heureux, ah mon dieu, à peine puis-je le croire.

F L O R I D O R.

Mais qu'est-ce donc ?

G U I L L A U M E.

Avez-vous été quelquefois aux Français ?

F L O R I D O R .

Jamais, pourquoi ?

G U I L L A U M E .

Et vos camarades.

F L O R I D O R .

Eh non, monsieur, croyez-vous que nous allons donner de l'argent pour voir ce que nous jouons tous les jours.

G U I L L A U M E .

Ah, mon cher Floridor ! quelle délicieuse surprise, la fortune nous réservait !

Mad. F L O R I D O R .

Mais, expliquez-vous donc !

G U I L L A U M E .

Monsieur Fleuri vient de descendre dans cette auberge.

T O U S .

Monsieur Fleuri !

G U I L L A U M E .

En personne.

F L O R I D O R .

Quel événement, mon ami !

G U I L L A U M E .

Il faut en tirer parti, monsieur Floridor. Ce rôle de coureur, que je ne sais pas, où je resterai court vingt fois : je lui ai vu remplir à Paris, avec une finesse, une intelligence, une force ! il l'a choisi, bien qu'il soit court, certain d'en tirer un parti prodigieux. Et le saut ! le saut, monsieur Floridor ! c'est à lui qu'il faut le voir faire.

F L O R I D O R .

En vérité !

G U I L L A U M E .

D'une façon surprenante !

Mad. F L O R I D O R .

Ah ! s'il voulait, s'il daignait...

G U I L L A U M E .

Ce serait le coup de maître. (à Charles.) Appuyez donc monsieur.

C H A R L E S .

On triplerait la recette à l'instant même.

G U I L L A U M E .

Sans doute, mais il est capricieux, original, bourru, et plutôt que de s'arrêter à Lagny, il est homme à cacher son nom.

F L O R I D O R .

Peut-être, peut-être !

C H A R L E S .

L'honneur de relever une petite troupe, la générosité, la bienfaisance.

L'ÉTOILE.

Mais, qui nous empêche d'essayer.

GUILLAUME.

Il faudra arracher son consentement à force d'instances, d'opiniâtreté.

FLORIDOR.

Oh parblen, je n'en démordrai pas.

GUILLAUME.

C'est justement au premier rôle à lui offrir les respects de ses camarades, et à se charger de la proposition.

FLORIDOR.

C'est ce que je vais faire à l'instant même.

GUILLAUME.

Voilà son appartement, frappez-y. Pour moi je vais faire la toilette de la sultane, afin que le public ne s'impatiente pas à attendre. (à Charles.) Sortons par la porte de derrière et courons sans nous arrêter jusqu'au premier village.

SCENE XVIII.

M. ET MAD. FLORIDOR, L'ÉTOILE, M. BOTTE,
HOREAU, MAD. THOMAS.

FLORIDOR.

RECULEZ de quelques pas, plaçons-là ce grand fauteuil, que je fasse ma harangue avec la dignité convenable. (*Il frappe à la porte.*)

MAD. THOMAS.

Que voulez-vous là dedans.

FLORIDOR.

Madame Thomas, priez monsieur Fleuri de sortir un instant, voilà tout ce dont il s'agit.

MAD. THOMAS.

Monsieur Fleuri!

FLORIDOR.

Oui précisément! c'est lui qui vient d'arriver ici.

MAD. THOMAS.

Tenez, le voici, parlez lui.

M. BOTTE.

Eh bien! que me veut-on encore?

M. THOMAS.

Ces messieurs désirent vous parler.

M. BOTTE.

Que me voulez-vous, parlez, allons.

FLORIDOR.

Veuillez vous asseoir, monsieur. (*Il fait trois saluts.*)

M. BOTTE.
Que de cérémonies, vous me ferez perdre patience.

FLORIDOR.
» Ainsi que les habitans d'un climat nébuleux languis-
» sent dans la froidure et l'humidité, ainsi les premiers
» rayons d'un soleil brillant réchauffent et raniment... »

M. BOTTE.
Que veut dire ce galimatias? croyez-vous avoir affaire
à un bouffon?

FLORIDOR.
Un bouffon! non monsieur Fleuri, nous savons de reste
que ce n'est pas votre genre.

M. BOTTE.
Monsieur Fleuri! mon genre!

FLORIDOR.
Refuserez-vous de faire les délices de cette ville, de
rétablir nos affaires?

M. BOTTE.
Mais je crois, le diable m'emporte, qu'ils me prennent
pour un comédien.

FLORIDOR.
Comédien sublime.
Mad. FLORIDOR.

Etonnant.

L'ÉTOILE.
Admirable! et nous vous admirons.

M. BOTTE.
Finissons cet impertinent badinage. Je me nomme
Botte.

TOUS.
Botte! ah, ah, ah!

M. BOTTE.
Oui corbleu! Botte; négociant connu et considéré dans
les deux mondes.

FLORIDOR.
On nous a prévenu, monsieur Fleuri, que vous cacheriez
votre nom, faites-nous seulement la grace de jouer le cou-
reur du roi de Maroc, dans lequel vous faites tant d'effet.

M. BOTTE.
Allez au diable!

FLORIDOR.
Monsieur Fleuri, nous vous avons marqué tous les
égards, tous les respects auxquels peut prétendre un demi-
dieu! observez s'il vous plaît que nous avons épuisé les
moyens doux!

M. BOTTE.
Auriez-vous l'intention d'en employer d'autres?

F L O R I D O R.

Vous jouerez la comédie, malgré vous s'il le faut.

M. B O T T E.

Mais, c'est un coupe-gorge que cette maison !

F L O R I D O R.

Je vais déclarer au sous-préfet, que nous partons sans payer nos dettes, s'il ne détermine monsieur à se prêter à la circonstance.

M. T H O M A S.

Et moi, j'étais briser une roue de sa voiture.

M. B O T T E.

Par la mort ! qu'il vous arrive d'y toucher ! je fais murer votre porte, dut-il m'en coûter vingt mille francs ! mais qui vous a donc fourré dans la tête, que j'étais monsieur Fleuri !

F L O R I D O R.

Mais, parbleu ! ce sont deux acteurs de Rouen, qui vous connaissent bien.

M. B O T T E.

Toujours ces deux acteurs de Rouen ! où sont-ils ces messieurs, qui me connaissent si bien ! que je m'explique avec eux !

Mad. F L O R I D O R.

Ils sont là dedans. La sultane fait sa toilette.

M. B O T T E.

Allez donc les chercher.

L' E T O I L E.

Hélas, mon dieu ! il n'y sont pas ! où peuvent-ils être !

Mad. F L O R I D O R.

Seraient-ils partis incognito !

F L O R I D O R.

Et mon habit rose pêche !

L' E T O I L E.

Et mon manteau d'abbé !

M. T H O M A S.

Et ma recette, et l'argent qu'ils me doivent : courons après eux !

(Elle sort.)

L' E T O I L E.

Je vous suis, madame Thomas. Au moins Floridor est nanti ; mais, mon petit manteau. (Il sort.)

S C È N E X I X.

M. BOTTE, HOREAU, M. ET MAD. FLORIDOR.

F L O R I D O R.

JE suis nanti, dit-il, je jouerai le *misanthrope*, le *dissipateur*, le *glorieux*, avec un habit de petite livrée ! n'est-ce pas ?
Mon cher habit rose pêche,

M. BOTTE.

Ce sont dites-vous vos prétendus comédiens de Rouen, qui vous ont dit que j'étais monsieur Fleuri.

Mad. FLORIDOR.

Hélas ! oui !

M. BOTTE.

Et ils ont décampé à mon arrivée.

Mad. FLORIDOR.

Hélas, oui !

M. BOTTE.

Et ils ne sont ici que de ce matin ?

Mad. FLORIDOR.

Hélas, oui !

FLORIDOR.

Mon cher habit rose pêche !

M. BOUTTE.

Je ne puis plus m'y tromper, c'est mon coquin de neveu.

HORAU.

Croyez-vous, mon ami, que ce soit Charles ?

M. BOTTE.

Si je le crois ! quel sang-froid imperturbable. Vous entendez depuis un heure, les sotts propos de ces gens-là vous ricanent sans rien dire, et vous ne songez pas à me tirer d'embarras ! vous êtes un drôle d'homme ! eh oui, monsieur, c'est mon neveu. J'en suis sûr.

FLORIDOR.

C'est votre neveu ; vous paierez mon habit rose pêche.

M. BOTTE.

Je ne paierai rien. C'est qu'on vous a laissé avant moi que toutes vos guenilles. Qu'est-ce que c'est donc que toutes ces saltimbanqués-là.

Mad. FLORIDOR.

Des saltimbanques et des guenilles !

FLORIDOR.

Quel blasphème ! fussiez-vous à la fois Fleuri, LeKain, Prévile ; vous me ferez raison de vos refus, de vos mépris, de vos injures.

M. BOTTE.

Je vous ferai tous coucher en prison. Borda vous dit qu'on mette les chevaux à ma voiture.

M. et Mad. FLORIDOR.

Vous ne partirez pas. Vous ne partirez pas, ou vous paierez l'habit rose pêche.

M. BOTTE.

FLORIDOR.

M. BOTTE.

FLORIDOR.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, MADAME THOMAS,
GUILLAUME, L'ÉTOILE.

M. BOTTE.

Vous voilà donc, monsieur ! vous voilà donc.

H O R E A U.

Allez vous encoté le brusquer.

M. BOTTE.

Ce diable d'homme ne me parle que pour me contredire ! laissez-moi le gronder à mon aise. Et où alliez-vous comme cela ?

C H A R L E S.

Je n'en sais rien, mon oncle.

M. BOTTE.

Vous n'en savez rien.

G U I L L A U M E.

Je vais vous le dire, monsieur ! Il allait se noyer, si je ne l'en eusse fort heureusement empêché.

M. BOTTE.

Vous noyer ! monsieur, vous noyer.

C H A R L E S.

Hélas ! oui, mon oncle.

M. BOTTE.

Songez donc, monsieur, que c'est la plus grande sottise qu'on puisse faire, attendu qu'il n'y a pas moyen de la réparer.

G U I L L A U M E.

C'est ce que je lui disais, monsieur.

M. BOTTE.

Ah, c'est ce que tu lui disais. Et qui vous engageait, monsieur, à vous noyer.

C H A R L E S.

Le désespoir d'apprendre que vous vouliez me marier.

M. BOTTE.

Vous avez donc bien de l'aversion pour le mariage !

C H A R L E S.

Non pas, mon oncle ; mais pour la personne avec qui vous voulez me marier.

M. BOTTE.

Mais, vous ne la connaissez pas.

C H A R L E S.

C'est pour cela même, mon oncle.

M. BOTTE.

Quelle tête ! et si cette personne était Sophie d'Arancey.

C H A R L E S .

Serait-il bien possible !

M. B O T T E .

Si possible que cela est ! je vous apprendrai, monsieur, à juger mes intentions sur une conversation que vous n'avez entendue qu'à moitié. J'ai au premier coup-d'œil jugé votre Sophie. Je suis content d'elle, et elle sera ma niece. Tout se préparait pour votre bonheur, et monsieur s'enfuit, et il allait se noyer sans son piqueur ! Guillaume, tu seras récompensé de cette action là. J'apprends que vous êtes parti, comme un trait, je cours après vous, je m'informe sur toutes les routes du chemin que vous avez pris, je vous joins ici, vous m'entendez et vous décamperez encore ! Ah, par exemple, Guillaume, tu aurais dû le retenir.

G U I L L A U M E .

Ma foi, monsieur, il n'en faut pas m'en vouloir. J'étais obligé de lui obéir.

M. B O T T E .

Mais, dites-moi donc vous autres, comment les avez-vous ratrapés ?

G U I L L A U M E .

C'est mon charmant costume qui en est cause : nous allions sortir de la ville, quand mon accoutrement a semblé singulier à la sentinelle qui n'a pas voulu nous laisser passer. Il a fallu décliner nos noms, cela a causé du retard ; pendant ce tems, monsieur l'Etoile et madame Thomas nous ont joint : et nous voilà !

M. B O T T E .

Remontons en voiture, et partons pour la ferme, où Sophie est sans doute dans une belle inquiétude sur votre compte.

F L O R I D O R .

Un moment, messieurs, nous vous avons laissé expliquer à votre aise ; mais considérez que ces messieurs sont annoncés, que le public les attend, et qu'ils ne peuvent partir qu'après le spectacle.

M. B O T T E .

Va-t'en au diable, avec ton spectacle : avoir voulu me forcer de faire la parade !

F L O R I D O R .

Nous rendions hommage au talent que nous vous supposions.

M. B O T T E .

Avoir voulu briser ma voiture.

M. T H O M A S .

Pardonnez un égarement, causé par l'enthousiasme.

Mad. F L O R I D O R .

Faites attention que si votre neveu ne s'était pas engagé

avec nous , vous ne l'auriez pas retrouvé ici , et que cela mérite en notre faveur quelques égards.

M. BOTTE.

Ces pauvres diables me font pitié : à combien évaluez-vous votre recette.

FLORIDOR.

Il faut la regarder comme très-considérable , et elle peut se monter à... trois... ou... quatre louis.

M. BOTTE.

En voilà dix , et laissez-moi tranquille.

T O U S.

Que de reconnaissance.

FLORIDOR.

Quelle grandeur d'âme.

L'ÉTOILE.

Quelle générosité.

M. BOTTE.

C'est assez , c'est assez ! ils vont me fatiguer de leurs politesses autant que de leurs extravagances !

L'ÉTOILE.

Ah ça , rendez-moi le manteau.

FLORIDOR.

Et mon habit rose-pêche.

H O R E A U.

Partons , partons ; et tâchons d'arriver à la ferme assez à tems pour commander un bon diner.

M. BOTTE.

J'espère que nous ne trouverons plus d'obstacles maintenant ! Allons , Charles , allons consoler Sophie.

G U I L L A U M E.

Et faire la noce. (Ils sortent.)

FLORIDOR.

Et nous , allons nous réjouir et célébrer à table la générosité de monsieur Botte.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

Le Théâtre représente une campagne : au fond une ferme.

S C E N E P R É M I È R E.

D'ARANCÉY, seul, vêtu grossièrement.

APRÈS quinze ans d'absence , je me trouve enfin sur mes domaines. Amis trompeurs , confiance insensée , combien

vous m'aviez égaré. J'ai vu ma fortune anéantie, moi-même, j'ai été obligé de fuir dans les pays les plus reculés, pour me dérober aux poursuites de mes créanciers, et ma fille ! ma chère Sophie ! il a fallu l'abandonner aux soins d'un ancien domestique ; la retrouverai-je digne de ses illustres ayeux ? Les traces que l'âge et les malheurs ont laissés sur ma personne, ont empêché mes meilleurs amis de me reconnaître. Profitons de mon déguisement pour éclaircir ce que je brûle de savoir.

S C È N E I I.

D' A R A N C E Y, E D M O N D.

D' A R A N C E Y.

QUEL est ce vieillard ? c'est Edmond, il faut l'interroger. Puis-je vous dire quelques mots.

E D M O N D.

Qui, pourvu que ce ne soit pas long. Toute la maison est dans une tristesse... Pauvre Sophie.

D' A R A N C E Y.

Juste ciel !

E D M O N D.

La connaissiez-vous ?

D' A R A N C E Y.

Je connaissais son père. Il parlait souvent du brave Edmond, qui habite, je pense, dans ce village.

E D M O N D.

Cet Edmond, c'est moi. C'est chez moi que s'est retirée sa fille ; c'est moi qui ai acheté son château, où j'espère l'installer bientôt.

D' A R A N C E Y.

Mais, avec quels fonds ?

E D M O N D.

En partie avec mes épargnes, comme je l'ai fait croire à Sophie : mais plus encore avec l'argent que m'a fourni le jeune homme le plus intéressant.

D' A R A N C E Y.

Et qui par conséquent, intéresse Sophie.

E D M O N D.

Il nous intéresse tous. C'est Charles, le neveu de monsieur Botte.

D' A R A N C E Y.

Le millionnaire le plus bourru qu'il y ait en France.

E D M O N D.

Et qui a eu plus d'une scène avec mon maître dans le tems de son opulence.

D'ARANCEY.

Il ne m'en souvient que trop.

EDMOND.

Apprenez donc que ce monsieur Botte est venu ce matin dans notre ferme avec son neveu. La bonté de son cœur m'avait réconcilié avec son humeur fantasque. Nous étions occupés, ensemble, à visiter les familles les plus pauvres du village, lorsqu'on est venu lui apprendre que monsieur Charles s'enfuyait pour se soustraire aux engagemens qu'il voulait lui faire contracter avec une inconnue. Voilà monsieur Botte qui jure, qui crie, qui tempête et qui envoie des exprès sur toutes les routes. Sa voiture arrive, il y monte et part, au grand galop de ses chevaux, vers les lieux où on lui annonce avoir vu son fugitif. Depuis ce moment, mademoiselle Sophie est d'une tristesse...

D'ARANCEY.

Croyez-vous qu'elle ait de l'amour pour ce Charles?

EDMOND.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à le craindre. Monsieur Botte m'avait même prié de défendre à son neveu l'entrée de cette ferme.

D'ARANCEY.

Monsieur Botte aurait-il assez de raison pour sentir que l'inégalité des conditions ne peut permettre entre eux aucune alliance. Si d'Arancey se présente ici; avec les sentimens qui occupent sa fille, comment en serait-il reçu.

EDMOND.

Je connais le cœur de Sophie. Il n'est rien qu'elle puisse préférer à son devoir : mais que monsieur d'Arancey ne se présente pas.

D'ARANCEY.

On m'a dit, cependant, que ses créanciers étaient apaisés.

EDMOND.

Il en est encore un qui est résolu de le poursuivre à toute outrance, et c'est celui dont la dette est la moins légitime. Un monsieur Grippart, qui, en se chargeant des affaires des autres, n'a jamais fait que les siennes.

D'ARANCEY.

Vous pouvez être tranquille sur le compte de celui-là.

EDMOND.

Puissiez-vous dire vrai ? Mais, qu'est-ce que j'aperçois là-bas ; c'est la voiture de monsieur Botte. Un jeune homme en descend avec lui : c'est monsieur Charles. Quel bonheur.

Eloignons-nous : l'indigence exposé au mépris. (Il sort.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, HOREAU, EDMOND, M. BOTTE, SOPHIE, CHARLES.

EDMOND.

COMMENT ! notre étranger s'en va ; il refuse d'être témoin de notre bonheur. J'en suis fâché pour lui, Mademoiselle Sophie, mademoiselle Sophie ! accourez donc, les voilà.

SOPHIE, sortant de la ferme.

Où sont-ils.

EDMOND.

Ne les voyez-vous pas qui arrivent par cette avenue. Ils nous aperçoivent. Comme ils accourent.

CHARLES.

Ma chère Sophie ! me pardonnez-vous ?

SOPHIE.

En revoyant ses amis, peut-on songer aux torts que leur a donné l'absence.

M. BOTTE.

Pour le coup, il ne vous quittera plus, et je veux que désormais, il soit votre époux.

SOPHIE.

Mon époux !

M. BOTTE.

Qui, et sans que vous en sussiez rien, j'ai tout fait préparer pour la noce.

SOPHIE.

Ah, mon dieu !

M. BOTTE.

Qu'a-t-elle donc !

EDMOND.

C'est la joie, la surprise.

SOPHIE.

Ah, monsieur, quelle reconnaissance.

M. BOTTE.

Soyez heureux, et voilà tout.

SOPHIE.

Puis-je l'être sans le consentement de mon père.

M. BOTTE.

N'est-ce pas Edmond qui vous en a servi depuis quinze ans. Qu'il vous en serve encore dans l'occasion la plus importante de votre vie. Guillaume, vas me chercher le notaire. Edmond, essayez-vous.

E D M O N D.

Après vous, monsieur.

M. B O T T E.

Non, monsieur, vous vous asseoiriez, et je parlerai debout et découvert.

E D M O N D.

Mais, monsieur.

M. B O T T E, *le poussant.*

Eh corbleu, essayez-vous donc ! Monsieur, vous avez élevé cette demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu, vous êtes donc son véritable père ; je vous la demande en mariage, pour Charles Montemar, mon neveu. Je lui donne trente mille livres de rente : après moi le reste de ma fortune, que je lui ferai attendre le plus long-temps que je pourrai, et la jour du mariage ; je vous rembourse de ce qui vous est dû sur le prix du château et de la ferme. Ma demande, monsieur, vous est-elle agréable.

E D M O N D.

Ah ! monsieur, il n'y a qu'une âme comme la vôtre.

M. B O T T E.

Il n'est pas question de mon âme. Ma demande, monsieur, vous est-elle agréable.

E D M O N D.

Ah ! jamais je n'oublierai...

M. B O T T E.

Ma demande, vous est-elle agréable, ventrebien répondez oui ou non.

E D M O N D.

Oui, monsieur, elle m'est agréable et très-fort.

M. B O T T E.

A la bonne heure, Mademoiselle, je n'ai point de parchemins à vous montrer : mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles, et qu'il n'y a que le vice de roturier. Vous pensez sans doute comme moi, ainsi vous agréerez la recherche de mon neveu.

S O P H I E.

Me marier sans le consentement de mon père.

M. B O T T E.

Est-ce notre faute, s'il n'est pas là pour le donner !

E D M O N D.

Si votre père revient, peut-il blâmer une alliance qui relève sa fortune... Mademoiselle, mon cœur, mon peu de bien, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange, vous m'avez nommé votre père. Pour la première, pour la dernière fois, j'en prends l'autorité ; obéissez, je vous l'ordonne.

S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE, GUILLAUME.

G U I L L A U M E.

JE vous amène monsieur Minute, notaire public de cette commune. (*Il sort, après avoir apporté une table.*)

M. B O T T E.

Hé bien, monsieur, le garde-notte, avez-vous arrangé les contracts, comme je vous l'ai recommandé.

L E N O T A I R E.

Voici, le premier.

M. B O T T E, à Sophie.

Un de mes gens d'affaires avait acheté, à mon inçu, une terre qui avait appartenu à votre famille. Je vous la rends, mais, à une condition: c'est que vous ne pourrez en engager, ni le fonds, ni le revenu, sans mon consentement.

S O P H I E.

Monsieur...

M. B O T T E.

- Point d'objections!

L E N O T A I R E.

Voici le second.

M. B O T T E.

C'est le contrat de mariage. Ajoutez y que je donne à mon neveu, mes herbages de Normandie; ils rapportent 30,000 francs. Je l'institue mon légataire unique, universel.

C H A R L E S.

Ah, mon oncle, que de bienfaits!

M. B O T T E.

Je reconnais que mademoiselle m'a remis cent mille écus.

S O P H I E.

Je ne consentirai pas...

M. B O T T E.

Vous ne consentirez pas, mademoiselle. Faites l'amour et ne vous mêlez pas d'affaires, vous n'y entendez rien.

S O P H I E.

Tout le monde sait que je n'ai que cette petite terre.

M. B O T T E.

Et comme elle n'est pas suffisante, il me plait d'y ajouter cent mille écus. Voulez-vous vous marier ou non. Je n'y consentirai qu'à cette condition: écrivez notaire. J'y joins un douaire de dix mille francs. Quant à vous, Edmond, vous n'êtes plus d'âge à travailler, et vous ne travaillerez plus.

H

EDMOND.

Je redoute l'oisiveté.

M. BOTTE.

Bah, bah, bah : le feuilleton, la gazette, la promenade, un cent de piquet, un peu de médisance, et le tems se passe.

CHARLES.

J'apperçois là bas, du côté de la ferme, des gens qui ont l'air de records.

M. BOTTE.

Vas vite savoir ce que c'est. Je ne veux pas qu'il y ait de malheureux, le jour le plus beau de ma vie.

(Charles sort.)

GUILLAUME.

Monsieur, c'est une lettre qu'un homme assez mal vêtu m'a chargé de remettre à mademoiselle.

M. BOTTE.

Un homme mal vêtu ! ce sont des secours qu'il demande sans doute ! ne le faisons pas attendre.

SOPHIE, à M. Botte.

Dieux, la lettre est de mon père.

M. BOTTE.

Retirez-vous mes amis. (à Guillaume.) Toi, vas m'attendre là dedans et boire un coup, entends-tu.

GUILLAUME.

J'en boirai deux, si vous voulez, monsieur.

SCENE V.

SOPHIE, M. BOTTE.

M. BOTTE.

Voyons, voyons cette lettre.

SOPHIE.

Je n'ai pas de secrets pour mon bienfaiteur.

M. BOTTE, lisant.

« Ma fille, obligé de me cacher, j'arrive près de vous sous le plus simple déguisement. » (C'est un article de prudence, passons. » J'ai éprouvé bien de la misère. »

SOPHIE.

O, mon père !

M. BOTTE.

Il était un peu glorieux, le cher d'Arancey, il avait besoin de cette leçon, (il lit.) « Bien de la misère. Mais ; le malheur le plus affreux ; pour moi, serait de voir se confirmer la nouvelle, qui se répand dans le village, que vous allez épouser le neveu de monsieur Botte. »

(Quel malheur ! je donne à sa fille cent mille francs. Il est fou.) » Rompez avec des hommes auxquels vous devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de vos illustres ayeux. J'oublierai tout ce que j'ai souffert, si je vous trouve soumise. »
D'ARANCEY.

S O P H I E.

Il est privé de tout : il manque de tout !

M. B O T T E.

Votre père est un barbare, mais il ne l'emportera pas sur moi. Cet édifice de bonheur, que j'ai élevé avec tant de soins, ne sera pas renversé.

S O P H I E.

N'outragez pas mon père.

M. B O T T E.

Il est indigne de l'être.

S O P H I E.

Il est toujours respectable pour moi.

M. B O T T E.

Je vais lui parler. Holà, Guillaume, dis à l'homme mal vêtu qu'il vienne chercher sa réponse. (*À Sophie.*) Retirez vous.

S O P H I E.

N'oubliez pas, qu'il est mon père.

M. B O T T E.

Pourvu, qu'il n'oublie pas que le premier devoir d'un père c'est de faire le bonheur de ses enfans. (*Elle sort.*) Tachons de nous calmer un peu. Je sens que j'aurai de la peine à me modérer.

S C E N E V I.

M. B O T T E, D'ARANCEY.

D'ARANCEY.

C E domestique me dit que ma fille m'attend ici, et je ne la vois pas.

M. B O T T E.

C'est moi, monsieur d'Arancey, qui me suis chargé de sa réponse.

D'ARANCEY.

Monsieur Botte !

M. B O T T E.

Oui, c'est moi qui voulais faire votre bonheur, celui de votre fille, et que vous désesperez. Votre fille réunit toutes les qualités qui rendent une femme respectable.

D'ARANCEY.

Je suis sensible, monsieur, au bien que vous m'en dites.

M. B O T T E.

C'est fort heureux, en vérité.

D' A R A N C E Y.

Eh bien, monsieur, mademoiselle d'Arancey?...

M. B O T T E.

Respecte infiniment un père qui étend fort les droits qu'il a reçus de la nature.

D' A R A N C E Y.

Monsieur voudra bien réfléchir que je ne dois compte de ma conduite à personne.

M. B O T T E.

L'homme qui ne se reproche rien, est toujours prêt à rendre ce compte là.

D' A R A N C E Y.

Croyez vous, monsieur, que je sois venu de si loin pour que vous me sachiez la leçon.

M. B O T T E.

Pourquoi pas, si vous en avez besoin.

D' A R A N C E Y.

Vous êtes toujours monsieur Botte.

M. B O T T E.

Et vous, toujours monsieur d'Arancey.

D' A R A N C E Y.

Monsieur Botte, expliquons nous tranquillement.

M. B O T T E, *vivement.*

Oh, je suis très-tranquille.

D' A R A N C E Y.

Que me voulez-vous, et qu'avez-vous à me dire?

M. B O T T E.

Votre position malheureuse m'affecte, elle affecte extrêmement votre fille, et je veux vous présenter à elle dans un état au moins décent.

D' A R A N C E Y.

Permettez-moi, monsieur...

M. B O T T E.

Que voulez vous que je permette : des remerciements, des protestations : je vous dis franchement que je ne vous aime pas, et que je ne fais rien que pour votre fille, que j'aime beaucoup.

D' A R A N C E Y.

Mais, observez, monsieur!

M. B O T T E.

Que diable voulez-vous que j'observe.

D' A R A N C E Y.

Que les gens comme moi ne reçoivent que ce qu'ils peuvent rendre.

M. B O T T E.

Vous n'avez pas toujours été si difficile.

D'ARANCEY.

Quand je vous ai emprunté quarante mille francs, monsieur, je pouvais vous les rembourser.

M. BOTTE.

Je ne m'en suis pas aperçu.

D'ARANCEY.

J'ai pris des informations, monsieur, toutes mes dettes ont été payées sur le prix de mes biens.

M. BOTTE.

Je ne l'ai pas été, moi, monsieur.

D'ARANCEY.

Et pourquoi cela, monsieur ?

M. BOTTE.

C'est que je ne me suis pas présenté.

D'ARANCEY.

Il est bien singulier, par exemple...

M. BOTTE.

Rien de singulier du tout. Vous m'avez demandé le secret, je l'ai promis, je l'ai gardé : d'ailleurs, monsieur, je ne connais plus de débiteurs, dès qu'ils sont dans l'infortune, et je déchire leurs obligations.

D'ARANCEY.

Ah, monsieur Botte, monsieur Botte !

M. BOTTE.

Voilà ma manière, à moi, monsieur, et je trouve les miennes aussi nobles que bien d'autres.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

SANS vouloir pénétrer vos secrets, monsieur, pardonnez une question nécessaire à votre surêté. N'auriez-vous pas eu des affaires d'intérêt avec monsieur Grippart ?

D'ARANCEY.

Beaucoup, et depuis long-tems.

CHARLES.

En ce cas, monsieur, sauvez-vous au plus vite. Car c'est vous-même que ses agens, font chercher ici.

D'ARANCEY.

Je n'ai rien à craindre de Grippart, il en a agi à mon égard avec trop de générosité.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN HUISSIER, DES RECORDS.

L' H U I S S I E R.

EMPÊCHEZ qui que ce soit de s'en aller. Relisons notre signalement, *l'habit gris, cravatte de couleur, chapeau usé...*, et... etc. c'est cela, c'est vous-même qui êtes monsieur d'Arancey.

C H A R L E S.

D'Arancey!

D' A R A N C E Y.

C'est moi-même.

L' H U I S S I E R.

Je vous arrête de la part de monsieur Grippart.

D' A R A N C E Y.

C'est impossible.

L' H U I S S I E R.

Comment impossible, croyez-vous m'apprendre mon métier.

D' A R A N C E Y.

Monsieur Grippart ne peut avoir donné cet ordre.

L' H U I S S I E R.

Hé bien, monsieur, lisez vous-même.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, SOPHIE,
GUILLAUME.

G U I L L A U M E.

QUAND je vous dis que c'est monsieur d'Arancey.

D' A R A N C E Y.

H n'est que trop vrai. Pouvais-je m'attendre à ce coup fatal.

L' H U I S S I E R.

Vous allez donc avoir la complaisance de me suivre en prison.

S O P H I E, *dans les bras de son père.*

Ne devais-je donc vous revoir, ô mon père, que pour être témoin de vos malheurs.

E D M O N D.

O! mon bon maître, tout ce que nous avons est à vous.

L' H U I S S I E R.

Pouvez-vous payer, à monsieur Grippart, les soixante dix mille francs pour lesquels il fait arrêter monsieur d'Arancey.

S O P H I E.

Quel bonheur, mon père je vais vous sauver ! La terre que le généreux monsieur Botte m'a rendue, rapporte dix mille francs de rente : voici le contrat monsieur l'huissier, prenez-le et rendez moi mon père.

L' H U I S S I E R.

Vous m'attendrissez ! comment refuser une personne si aimable.

M. B O T T E.

Doucement, doucement ; souvenez-vous, que je ne vous l'ai rendue qu'à condition de ne pouvoir l'engager sans mon consentement.

S O P H I E.

Et vous me le refuseriez !

M. B O T T E.

Certainement, puisqu'il me refuse de faire votre bonheur.

C H A R L E S.

Quoi monsieur !

S O P H I E.

Mon père !

D' A R A N C E Y.

Je n'ai jamais transigé avec l'honneur.

M. B O T T E.

Ayez donc celui d'aller en prison.

D' A R A N C E Y.

J'irai, mais je n'y resterai pas long-tems : monsieur Grippart sera sensible à ma situation.

L' H U I S S I E R.

Oh, certainement, il y sera très-sensible aussi-tôt qu'il aura touché son argent.

D' A R A N C E Y.

Je ne rougis pas de devoir beaucoup à sa générosité.

L' H U I S S I E R.

La générosité de monsieur Grippart. Depuis quinze ans que je suis son huissier, c'est la première fois que j'en entends parler. Sur une dépense d'un million, nous n'avons pas un petit écu de bienfaisance.

D' A R A N C E Y.

Cependant les deux mille écus qu'il a fait passer à monsieur Déterville, en Suède.

M. B O T T E, à part.

Me voilà pris. (à l'huissier.) Chut !

L' H U I S S I E R.

Comment, chut ! non, non, je ne me tairai pas, et voilà celui qui vous les a envoyés.

D' A R A N C E Y.

Quoi, c'est vous, monsieur Botte !

M. B O T T E.

Puisque tout est découvert, je ne me cacherai pas plus

long-tems. Oui c'est moi, qui, instruit par un correspondant, que vous étiez en Suede sous le nom de Déterville et dans un dénuement absolu, vous ai fait parvenir ces deux mille écus par le canal de monsieur Gripart. Je l'avais prié de les faire passer sous le nom qui pouvait me déguiser le mieux aux yeux de ce Déterville. Il a pris le sien, il faut avouer que le masque était bien choisi.

D'ARANCEY.

Une telle générosité confond toutes mes idées. Vous, que je croyais mon ennemi !

M. BOTTE.

Je n'ai jamais haï personne. Allons, j'espère que vous allez signer le contrat de ces deux jeunes gens. Je vous assure pour la vie, la jouissance de votre ancien château et des revenus de cette terre. Monsieur l'huissier, je me charge de la dette de monsieur d'Arancey, dites-le à monsieur Gripart.

L' H U I S S I E R.

Monsieur, comme vous voudrez. (Il sort.)

D'ARANCEY.

Comment résister à de pareils procédés. Oubliez les miens : je veux les réparer en serrant aujourd'hui les nœuds que vous aviez formés,

S O P H I E.

Je reconnais mon père à cette bonté !

C H A R L E S.

Croyez, monsieur, que ma reconnaissance et mon respect seront sans bornes.

SCENE X ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, HOREAU.

H O R E A U.

QUE faites vous donc tous à la porte. J'ai fait mettre le couvert et je vous attends depuis une heure.

M. BOTTE.

Diable ! vous êtes bien empressé. Apprenez, puisque vous voila, que tout est terminé selon mes désirs.

H O R E A U.

Il est vrai que quand monsieur Botte se mêle de quelque chose, cela ne peut jamais manquer de réussir.

M. BOTTE.

Je le croirai, si ces messieurs veulent me le prouver en passant sur quelques défauts et en applaudissant les bonnes intentions de monsieur Botte.

F I N.